



Le roman québécois Page D 3
Poésie Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Essais étrangers Page D 6
Essais québécois Page D 7
La vie littéraire Page D 7
Littérature jeunesse Page D 8
Essais politiques Page D 9
Les petits bonheurs Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 MARS 1997

Dominique Demers

Un forfait pour toute la famille

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Les enfants ne trichent pas. Ce qu'il y a de bien avec les jeunes lecteurs, c'est qu'ils demeurent imperméables au snobisme qui, trop souvent, dicte les choix littéraires des plus grands. La critique n'a pas non plus d'emprise sur les enfants. Ce sont les lecteurs les plus purs, les plus sincères que l'on puisse imaginer. Par exemple, certains adultes aiment davantage l'image d'eux-mêmes lisant Proust que la lecture en soi du grand Marcel. S'ils s'ennuient à la lecture d'un livre à la mode, ils ne l'avoueront que rarement. Les enfants sont différents. Ou ils aiment ou ils n'aiment pas. Dans les deux cas, ils vous le diront spontanément, sans ambages.

Heureusement, les enfants et les adolescents aiment les histoires de Dominique Demers. Elle le sait et elle le sent. Pas seulement parce qu'elle vend des dizaines de milliers de livres et qu'elle collectionne les prix littéraires, ici comme ailleurs. Elle le sait parce que dès qu'elle se pointe en public, dans une école ou dans un salon du livre, les enfants viennent vers elle et lui confient leurs émotions.

Les frontières littéraires

Quand on écrit pour les adolescents, la frontière entre la littérature jeunesse et la littérature pour tous les publics devient parfois très mince. *Un hiver de tourmente*, *Les Grands Sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*, les romans pour adolescents d'une trilogie récemment réunie sous le titre de *Marie-Tempête*, ont aussi été lus par de nombreux adultes, parents ou non. De là à écrire pour les grands, il n'y avait qu'un pas. Dominique Demers vient de le franchir. Elle a lancé cette semaine son premier roman «pour adultes». Le livre s'intitule *Maina*. Il s'agit en fait d'une grande saga préhistorique dont l'action se situe dans la région de Baie-Comeau, il y a 3500 ans. L'héroïne, Maina, est une jeune Amérindienne, membre d'une tribu appelée les Presque Loups. Nous la suivons partout, pas à pas, dans son combat pour la survie contre une nature hostile.

«Je ne m'étais jamais intéressée aux sociétés primitives. Mais un beau jour, je me suis attardée, dans un musée, sur un bout de tissu qu'avait porté une femme il y a 7000 ans. Il y a eu une sorte de déclic en moi, j'ai vu un personnage. Je me suis tout à coup sentie inspirée.»

Mais pour Dominique Demers, l'inspiration ne suffit pas. Encore faut-il s'appuyer sur une solide recherche avant d'écrire une histoire. Pendant deux ans, la romancière a lu tout ce qu'elle a pu trouver sur les mœurs des sociétés primitives amérindiennes et inuit. Tout son entourage a été mis à contribution. Même son père, professeur d'histoire, a été mobilisé. Il lui envoyait régulièrement des résumés de lectures. Elle a visionné de nombreux documentaires de l'ONF, s'est rendue dans le Grand Nord. «J'ai dû consulter une centaine d'ouvrages. J'ai de la difficulté à doser mes efforts quand je me lance dans un projet. Vers la fin, mes proches se sont inquiétés. Ils ont cru que j'allais me noyer dans ma documentation, que je n'en sortirais jamais!», raconte-t-elle.

Trop de recherche peut parfois freiner l'élan de l'écrivain. L'entreprise comportait un piège et Dominique

Le 18^e Salon du livre de l'Outaouais

LES AMBASSADEURS DU LIVRE



an dernier, ils étaient 35 000 à se promener entre les allées, à l'occasion s'arrêter, fureter, parfois tendre l'oreille et surtout tenter de voir et d'entendre de près cette faune qu'est la gent littéraire.

L'événement est de retour. Après la Côte-Nord en février, avant Trois-Rivières en avril et l'Abitibi-Témiscamingue en mai, c'est à Hull,

en Outaouais, que les livres débarquent.

«Devenu éditeur pour la première fois, je me suis retrouvé à Hull, ma vieille "station-wagon" pleine de caisses de livres, se souvient Victor-Lévy Beaulieu, président d'honneur du 18^e Salon du livre de l'Outaouais. Toute la semaine, ce fut un tourbillon d'échanges, de rencontres et de discussions qui, par la suite, ont orienté mon travail d'auteur et mon travail d'éditeur. En participant à ce Salon du livre de l'Outaouais, j'y ai découvert une réalité régionale qui ne s'exprime jamais aussi bien que par sa culture.»

VLB perpétue donc cette année le travail d'ambassadeur, l'exercice du métier d'entrepreneur de popularisation de la culture, par ces gestes qui font que la culture est affaire de tous.

Qu'on se souvienne. Il fut un temps où recevoir un livre était signe de pouvoir et de richesse.

Aujourd'hui, ils sont accessibles à toutes et tous, à qui veut bien se déplacer pour les prendre.

Et plus tard les lire.



ALBRECHT DÜRER, LES QUATRE APÔTRES, 1523-26.

LIRE NOTRE DOSSIER SUR LE SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS, PAGES D 2 ET D 3.

VOIR PAGE D 2: DEMERS

18^e Salon du livre de l'Outaouais

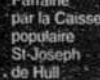
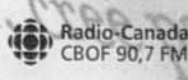
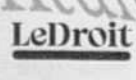
Du 19 au 23 mars 1997, au Palais des congrès de Hull

19 mars, de 17h à 22h
20 et 21 mars, de 9h à 22h
22 mars, de 10h à 22h
23 mars, de 10h à 17h

ADULTES : 6 \$ — ADOLESCENTS : 3 \$
ENFANTS : GRATUIT (12 ans et moins)

Remise de coupons-rabais d'une valeur équivalente à votre prix d'admission, valides au Salon ou chez les libraires participants de l'Outaouais jusqu'au 30 avril 1997 (détails à l'entrée).

<http://www.slo.qc.ca/>



Venez aussi voir le

Café Internet



HIERAPOLIS

LIVRES

Salon du livre de l'Outaouais

Cap sur Hull

PIERRE CAYOUE
LE DEVOIR

Plus de 300 auteurs québécois se donneront rendez-vous à Hull, du 19 au 23 mars, afin de participer au 18^e Salon du livre de l'Outaouais. L'événement prend une importance encore plus grande cette année, dans la mesure où il n'y aura pas de salon du livre à Québec ce printemps. Hull devient du fait «le» Salon de la saison.

L'événement sera par ailleurs le théâtre d'une première dans «l'industrie» des salons du livre. Pour la première fois, en effet, les visiteurs se verront entièrement rembourser le prix d'entrée à l'achat de livres. «Une étude de marché effectuée à notre demande par le Bureau de liaison université-milieu de l'Université du Québec à Hull a démontré que le prix d'entrée était un obstacle à l'accroissement de l'affluence au Salon. D'où cette décision d'offrir des coupons-rabais», a expliqué Marie-Hélène Beaupré, porte-parole du Salon.

Ainsi, dès qu'il aura payé le prix d'entrée (6 \$ pour l'adulte et 3 \$ pour les adolescents), le visiteur recevra la

valeur équivalente en coupons-rabais. L'adulte recevra deux coupons de 2 \$ applicables à l'achat d'un livre de 20 \$ et plus et deux coupons de 1 \$ applicables à l'achat d'un livre de 10 \$ et plus. Les adolescents recevront quant à eux un coupon de 2 \$ et un coupon de 1 \$ applicables aux mêmes conditions. «La très grande majorité des exposants ont accepté avec plaisir de participer à cette expérience. Cela représente un investissement majeur de la part de l'industrie du livre», a dit le président du Salon du livre de l'Outaouais, Pierre Bernier. Les coupons-rabais seront aussi acceptés par la plupart des librairies de la région.

Président d'honneur

L'écrivain Victor-Lévy Beaulieu assurera la présidence d'honneur du Salon. Surmené par l'écriture de son téléroman *Bouscotte* et la direction de sa maison d'édition, VLB a hésité avant d'accepter de jouer ce rôle. «Mais mon hésitation n'a pas duré longtemps. Je me suis souvenu de ce temps

où, devenu éditeur pour la première fois, je me suis retrouvé à Hull, ma vieille station-wagon pleine de caisses de livres. Toute la semaine, ce fut un tourbillon d'échanges, de rencontres et de discussions qui, par la suite, ont orienté mon travail d'auteur et mon travail d'éditeur. En participant à ce Salon du livre de l'Outaouais, j'y ai découvert une réalité régionale qui ne s'exprime jamais aussi bien que par sa culture.»

Le Salon du livre de l'Outaouais accueillera des invités étrangers de prestige. La lauréate du prix Goncourt 1996 pour son roman *Le Chasseur Zéro* (Albin Michel), Pascale Roze, sera présente à Hull les 21, 22 et 23 mars. Le réputé conteur français Henri Gougaud, auteur du *Livre des amours* (Seuil), aussi connu comme parolier de Reggiani, Ferrat, Montand et Gréco, offrira aux visiteurs une séance de lecture de contes, le vendredi 21 mars à 19h30. Les auteurs français Claude Delarue (*La Faiblesse de Dieu*) et Jacqueline Harpman (*Orlanda*).

L'auteur, compositeur et interprète Geneviève Paris, dont un recueil intitulé *Dessine-moi une chanson* vient de paraître chez VLB éditeur, l'écrivain Michel Lavoie, auteur de *Délices amères* et *Le Secret d'Anca* (Vent d'Ouest) et l'écrivain franco-ontarien Pierre Raphaël Pelletier seront les trois invités d'honneur du Salon.

Échanges entre écrivains

Le Salon du livre de l'Outaouais metra une fois de plus sur les échanges entre écrivains. Six rencontres thématiques et un grand débat seront offerts aux visiteurs qui s'arrêteront à la Place Yves-Thériault.

Le jeudi 20 mars, à 18h, Laurent Laplante invitera Joël Champetier, Victor-Lévy Beaulieu, Jean-François Somain et Nicole Balvay-Hailott à répondre à la question suivante: Écrire en région, est-ce un handicap? Parions que le presse-montrealaise sera écorchée...

Une heure plus tard, le même Laurent Laplante animera une rencontre portant sur la littérature érotique. Diane Denault, Marie Gray, Henri Gougaud, Anne Claire (*Le Pied de Saphro*), et Marc K. Parson discuteront de la chose. À 20h, au Salon des lettres, Andrée Boucher, Victoria Monkman, Isabelle Arpin et Marguerite Tennier participeront à une rencontre ayant pour thème «la toxicomanie chez les femmes».

Le samedi 22 mars, à 17h, Jean Fugère tentera de savoir qui sont les biographes. Pour ce faire, il réunira à la même table Hélène Pelletier-Baillargeon, François-Xavier Simard, Michel Vastel et Fabienne Julien.

Internet demeure le sujet de l'heure. L'informate menacée-elle le monde de l'édition. Quatre spécialistes de la chose tenteront de répondre à la question. À 19h, Place Yves-Thériault.

À 20h, Jean Fugère animera une table ronde consacrée à la place de la littérature d'Amérique latine au Québec. Les auteurs Michel-Rémi Lafond, Pierre Samson, Gilberto Flores Patinos et José Leandro Urbina en discuteront.

Le volet «choc des idées» prendra fin le dimanche 23 mars, à 14h, par un grand débat sur la langue animé par Michel Picard. Lise Bissonnette, Pierre Monette, Georges Dor, Bernard Assiniwi et Roger Bernard y participeront.

On procédera, aux premières heures du Salon, à la remise officielle du prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais. Jean-Louis Gaudet est le sixième lauréat pour son premier roman *Le Violon du diable*. Né à Béarn, dans le comté du Témiscamingue, Jean-Louis Gaudet vit présentement à Rome. Le jury, composé de Francine Bordeleau, Gilles Archambault et Paul-François Sylvestre, a tranché parmi les 75 manuscrits soumis.



Dominique Demers

DEMERS

Pour ados et adultes

SUITE DE LA PAGE D 1

Demers ne le savait que trop: comment faire en sorte que le lecteur ne sente pas toute cette recherche et puisse s'abandonner à l'histoire? «J'en étais pleinement consciente. D'ailleurs, dans la première version, j'étais un peu tombée dans ce panneau. Mais j'ai réécrit en me laissant porter par l'histoire. En fait, je me suis laissée guider par mon personnage de Maïna. Je crois que les personnages ont une vie propre et qu'il faut se mettre à leur écoute, les accompagner. Ce n'est qu'après que je suis retournée à mes ouvrages de référence pour vérifier certains détails.»

En quoi le fait d'écrire pour les adultes a-t-il modifié le travail de l'auteur? «En rien, je crois. D'ailleurs, mon roman s'adresse à la fois à un public adolescent et à un public adulte. Les plus jeunes s'attarderont surtout au récit, à l'histoire de cette jeune fille aux prises avec un environnement difficile. Là-dessus, je suis intraitable: quand je lis un livre, j'aime d'abord qu'on me raconte une histoire. J'ai la même exigence quand j'écris. Je ne veux pas donner de répit au lecteur. Aux lecteurs plus vieux, je propose un voyage avec les mots. J'avais le sentiment de travailler davantage la langue. Mais j'avais quand même la volonté que ce soit sobre. Je suis allergique aux livres dans lesquels on sent que l'auteur veut nous impressionner par son érudition littéraire.»

Souvent décrite comme une femme-orchestre, Dominique Demers mène de front des carrières d'écrivain, de journaliste — à *L'actualité* — et, depuis peu, de professeur de littérature à l'Université de Sherbrooke. «Je crois que ces trois carrières se rejoignent. J'ai réalisé que ce que j'aime avant tout, c'est le plaisir de la communication. Quand je suis devant mon clavier pour écrire un reportage ou un roman, ou quand je suis devant mes étudiants, c'est le même plaisir qui m'anime, celui de communiquer, de sentir que je transmets non seulement des informations ou des connaissances, mais aussi des émotions.»

Que les enfants inquiets de son incursion — fort réussie — dans l'univers des livres pour adultes se rassurent. Dominique Demers prépare pour l'automne prochain un nouveau roman jeunesse. Voir ses enfants grandir, ajoutée-elle, ne lui enlève rien l'envie de raconter des histoires aux plus jeunes. En somme, son œuvre devient peu à peu un forfait pour toute la famille...!

MAÏNA

Dominique Demers
Éditions Québec-Amérique
Montréal, 1997, 361 pages

LIVRES ET MÉDIAS

Télévision. L'émission *Sous la couverture*, présentée demain à 16h sur les ondes de Radio-Canada, s'intéressera à la Famille et ses secrets, de John Bradshaw, à Ratage, de Tomomi Fujiwara, et au Syndrome de Pinocchio, d'André Pratte. Joël Desrosiers sera interviewé sur son ouvrage *Théories Caraïbes* et Jean Fugère s'intéressera à La Musique du diable, de Walter Mosley.

À Télé-Québec, à 20h demain, Danièle Bombardier reçoit Dominique Demers pour son premier roman adulte, *Maina*. En deuxième partie, Robert Lalonde parlera de ses lectures favorites.

Radio. Aujourd'hui, à midi trente, sur les ondes de CIBL, Robert Chartrand reçoit Guy Bouthillier pour son livre *L'Obsession ethnique*.

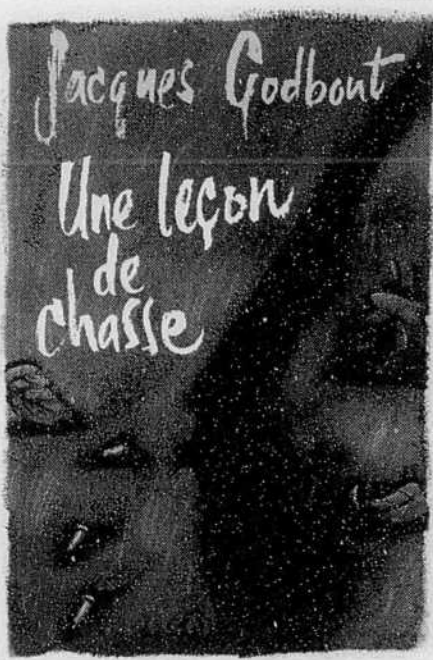
L'émission *Le Temps perdu*, de Stéphane Lépine, présentée demain à 15h sur les ondes de la radio FM de Radio-Canada, est entièrement consacrée au controversé poète

américain Ezra Pound, décédé il y a 25 ans cette année. Les invités de l'animateur se demanderont si le poète était un visionnaire génial ou un fanatique égaré du côté du fascisme.

Demain, à 15h également mais sur les ondes de CISM (89.3 sur la bande FM), Robert Laplante reçoit lui aussi Guy Bouthillier, auteur de *L'Obsession ethnique*; il s'entretient aussi avec Stanley Péan, pour *L'Appel des loups*.

Jacques Godbout

UN NOUVEL AUTEUR JEUNESSE



Une leçon de chasse

Illustrations: PIERRE PRATT

ANTOINE VEUT APPRENDRE À CHASSER. Les trophées de chasses exotiques, les carabines anciennes et les vieilles cicatrices de son voisin bourru le fascinent. Mais on ne devient pas chasseur si facilement. Il faut du temps, de la patience, de l'endurance, de l'expérience. C'est l'expérience vraie, l'expérience de la vie, qui fait le bon chasseur. Mais un chasseur sachant chasser peut-il refuser de chasser?

Boréal
Qui m'aime me lise

88 pages • 9,95 \$

UN ROMAN DENSE ET BOULEVERSAANT

Maïna

Après deux années de recherche et d'écriture, Dominique Demers nous livre son nouveau roman, *Maina*, maintenant en librairie.

Maïna est une jeune Amérindienne, fille du chef de la tribu des Presque Loups. Dans l'immensité du territoire qu'elle parcourt, de la forêt à la mer, elle doit lutter contre un environnement aussi généreux qu'impitoyable. Se nourrir, s'abriter, se vêtir, se chauffer, tel est le lot quotidien des Presque Loups.

Comme les autres membres de sa tribu, Maïna accepte l'inexorable loi de la nature. Mais qu'en est-il de la loi des hommes? Pourquoi tanner des peaux alors que chasser l'enivre? Pourquoi subir les avances de Saito, son promis, alors qu'elle le déteste? Non, jamais elle ne s'y résignera.

Guerres de pouvoir, croyances ancestrales, racisme, intolérance: Maïna apprendra vite que la loi des hommes est aussi cruelle que celles de la nature. Et elle devra payer cher sa différence.



Dominique Demers

«Il faut être un peu casse-cou pour écrire!»
Dominique Demers

«J'ai vraiment eu un gros gros gros coup de foudre pour mon personnage, avoue Dominique Demers, les yeux brillants. Les Amérindiens et les Inuits, je ne trouvais pas du tout ça attirant. Mais j'avais ce coup de cœur pour ce personnage qui m'est apparu et m'a poignée à la gorge. Je la voyais courir sur un cap et il fallait que je sache pourquoi...»
La Presse, 9 mars 1997

«Une première impression générale - fascination pour la façon dont l'auteur a su mener habilement sa barque (pour ne pas dire son canot!) dans les méandres de ce récit que je qualifierais de «rauke» pour son caractère brut, entier, primitif, et qui s'abreuve au courant même de la vie avec ses pulsions d'amour et de mort, ses liens étroits entre le règne animal et le monde des esprits.»
M.L., une lectrice

DOMINIQUE DEMERS

Maïna
368 pages, 19,95 \$

Un récit dense et bouleversant, d'une grande richesse ethnologique. Un superbe voyage aux confins du Grand Nord, il y a 3 500 ans. Une œuvre puissante traversée par des passions et des remous plus grands que nature.

À DÉCOUVRIR AUSSI...

MARIE-TEMPÊTE
L'amour, la maternité, le deuil

Le récit vibrant d'une jeune adolescente qui traverse trop rapidement les grandes étapes de la vie: l'amour, la maternité, le deuil. Un grand cru de Dominique Demers, qui fut déjà publié en trois tomes, format poche: *Un hiver de tourmente*, *Les Grands sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*. Une nouvelle édition à découvrir.

ISBN: 2-89037-899-3, 318 pages, 19,95 \$

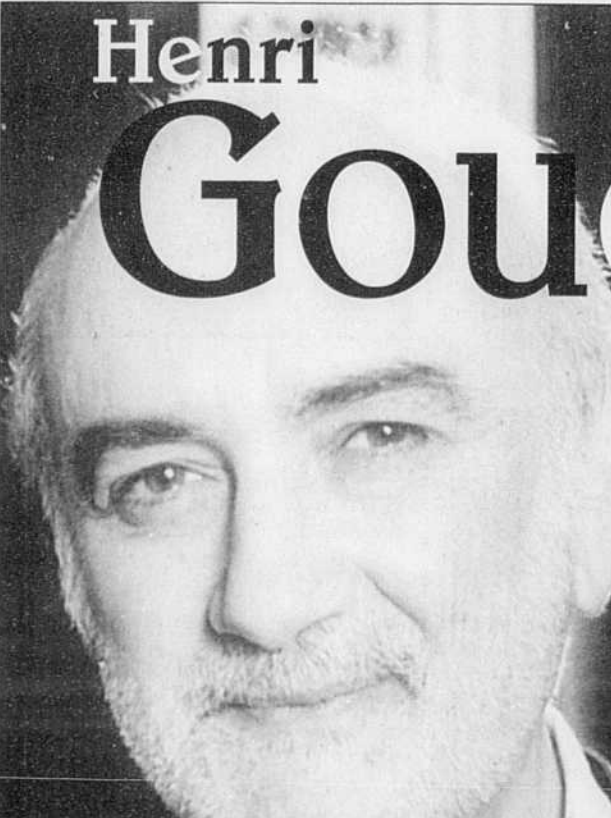
Marie-Tempête

DOMINIQUE DEMERS

Marie-Tempête



Henri Gougaud



Héritier des troubadours, colporteur d'histoires du monde entier, le romancier et conteur Henri Gougaud, originaire de Carcassonne, a fait paraître, aux Éditions du Seuil, cinq recueils de contes et légendes et sept romans. Chanteur dans les années soixante (il a tourné avec Georges Brassens), il a écrit de nombreuses chansons pour Jean Ferrat, Juliette Gréco, Yves Montand et Serge Reggiani.

«Des contes coquins, parfois très drôles, parfois très beaux, qui disent tous, chacun à leur façon, le désir, la jouissance et la force d'aimer. [...] Laissez-vous tenter. Chose certaine, vous passerez de bons moments et enrichirez votre vocabulaire...»

Suzanne Décarie, *FEMMES PLUS*

HENRI GOUGAUD
LE LIVRE
DES AMOURS



256 pages, 34,95 \$

HENRI GOUGAUD
AU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS
le vendredi 21 mars à 19h30

Veillée de contes, à la salle «La Désert»
(entrée libre)

Henri Gougaud rencontrera ses lecteurs au Stand des Éditions du Seuil:
le 20 mars de 19h00 à 20h00
le 21 mars de 20h30 à 21h30
le 22 mars de 13h00 à 14h00

Éditions du Seuil

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Bouleverser la norme

FOU-BAR

Alain Beaulieu
Québec Amérique, Montréal, 1997, 228 pages

LA CONVENTION

Suzanne Lamy
Lancôt Éditeur, Montréal, 1997, 89 pages

L'avenir nous dira sans doute si le roman québécois de la présente décennie a mis en scène des héros typiques. En attendant l'étude sérieuse qui se penchera sur la question, on peut toujours suggérer ce profil-ci du héros masculin, tel que l'inspirent par exemple Édouard Malarmé (l'étonnant narrateur verbonanique du premier roman de Louis Hamelin, *La Rage*), et, dans un genre totalement différent, Julien (celui de Stéphane Bourguignon, vedette de ses deux romans, *L'Avaleur de sable* et *Le Prince du geyser*). Disons un homme dans la trentaine, aimant bien rigoler, plutôt désabusé de la chose politique, sans passé digne de mention et sans espoir de futur. Aimant toutes les femmes, il ne résiste surtout pas aux plus farouches, lesquelles entraînent généralement dans des aventures qu'il finit par regretter...

A nouveau chez Québec Amérique, où sont parus les trois romans mentionnés ci-dessus, voilà Harold Lubie, le narrateur de *Fou-Bar*, un premier roman plein de promesses signé Alain Beaulieu.

Les habitués de la vieille capitale connaissent apparemment le «Fou-Bar», qui est un bistrot populaire de la rue Saint-Jean, à Québec. C'est là que Harold Lubie traîne régulièrement, auprès de quelques autres habitués, sa trouble personne: «un être hybride [...] à la fois sage et méchant, vulgaire et instruit, un bum qui cache sous sa veste de cuir sa belle éducation». Néanmoins, le bar qui donne son nom au titre n'est pas central au récit, sinon, peut-être, pour suggérer qu'un zinc n'est pas le meilleur endroit où nouer des relations durables. L'essentiel tient surtout dans les visions idéalistes du narrateur: un rêve insensé de liberté, d'amour et d'entraide qui sera momentanément comblé auprès d'une fille, puis qui vira peu à peu, dans un crescendo qui donne toute sa valeur au roman, au désastre complet.

Alain Beaulieu est de ces romanciers, comme la majorité sans doute, chez qui la bonne histoire, l'enchaînement bien huilé, les dialogues réalistes, et l'occasion de glisser quelques opinions personnelles sur ceci et cela, ont autant sinon davantage d'importance que le travail laborant sur les mots et les sensations. On devine qu'il a cherché à créer un ensemble équilibré — ce qui servira heureusement la diffusion de son roman —, mais on devine aussi qu'il est capable de bouleverser bien davantage la norme. Son prochain titre pourrait nous étonner davantage.

L'argument initial de *Fou-Bar* prête à penser que l'histoire d'Harold Lubie, voyou de petit chemin qui gagne sa vie à dévaliser les bungalows de la banlieue, ne sera peut-être pas mieux qu'un remake d'Arsène Lupin à la québécoise. Un discours ponctué d'un savant mélange d'humour et de gravité, condamnant les riches, les dirigeants, les règlements, et tout ce qui ressemble de près ou de loin à une institution, et célébrant l'amour et la liberté. Mais voilà que s'immisce dans le récit une histoire pas banale du tout, que les règles élémentaires du suspense proscrivent toutefois de dévoiler. Disons tout de même que le mystère a pour nom Nadine, la nouvelle belle d'Harold, depuis qu'elle a décidé de suivre son ami sur la voie des effractions.

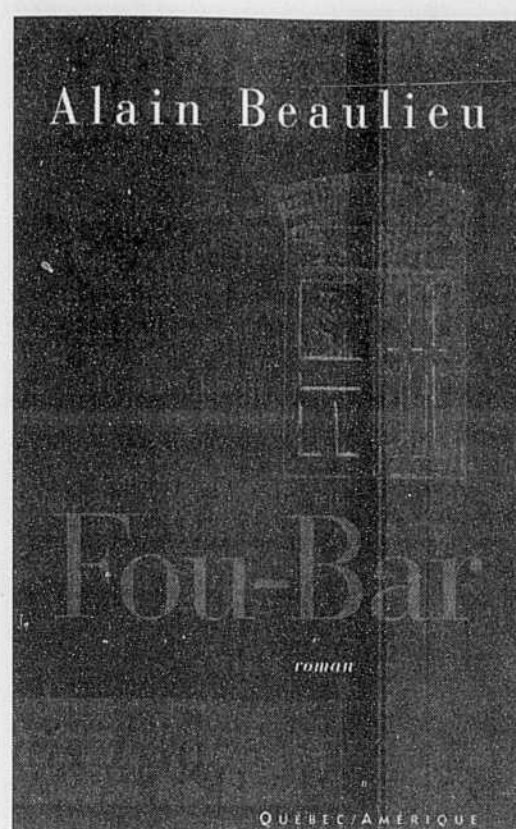
Julie
Sergeant

Un premier roman qui est presque un bijou et la réédition d'un récit exemplaire

Prise quasi immédiatement la main dans le filet, Nadine est sommée de comparaître en cour, où, le jour venu, elle omet de se présenter. Affolé, Harold la traquera dans un chalet du Maine, où elle git, sale et catatonique, devant le téléviseur. À l'écran, six heures d'images vidéo, un «épouvantable exercice de masochisme», expliquent l'ampleur de sa détresse. Incommensurable. Le fruit d'une machination familiale dont on apprendra les grandes lignes, mais dont on peut souffrir, tant l'idée est fameuse, de ne pas connaître tous les détails.

L'espace où le drame pourrait se dire, au risque bien sûr de se perdre, de devenir compliqué, souffrant, bête à pleurer, ridicule, n'est pas une mince affaire. Mais Alain Beaulieu montre ailleurs qu'il en a la capacité. Particulièrement dans le final, intense moment, libéré des soubresauts de familiarité et d'humour qui allègent, ailleurs (mais à quelles fins?), le roman, moment qui laisse, enfin, abasourdi.

C'est une impression qui me taraude depuis que j'en ai lu une autre version, il y a un an: si la narration s'était acharnée plus longtemps, plus méticuleusement à sonder



l'histoire de Nadine, et l'hallucinante révélation qui vient «bulldozer» sa vie et celle d'Harold, on devine que ce serait autre chose qu'un bon premier roman sous nos yeux. *Fou-Bar* pourrait bien être un bijou.

Un récit exemplaire

À propos de ces trop rares lectures étonnantes, voilà la réédition, chez Lancôt éditeur, du premier récit de Suzanne Lamy, *La Convention*.

Publié d'abord en 1985, ce court texte de madame Lamy, critique littéraire aujourd'hui décédée, a reçu un accueil critique peu commun à sa parution, tel qu'en témoignent des extraits des articles de Stéphane Lépine, Réginald Martel, et Gilles Marcotte, publiés en postface.

Récit exemplaire, en ce qu'il se voue à l'essentiel de son sujet (un tour de force qu'a récemment accompli Lise De-

mers, avec *La Leçon de botanique*, aussi chez Lancôt), *La convention* raconte, dans une narration à trois voix, le bouleversement d'un couple face à la maladie du mari et l'imminence de sa mort: «un homme, une femme dans les éclats de la mort et de l'amour».

Les mots inutiles n'y ont aucune place, c'est d'autant plus vrai et poignant ici que le mari est atteint d'un cancer du larynx, son mal étrange chaque mot au passage. La femme aussi, qui écrit dans des journaux et des revues, est doublement démunie devant le nouveau silence (voilà même qu'il n'écoute plus que de la musique instrumentale) et la déchéance physique de l'homme qu'elle aime. Ce couple de «buveurs d'écriture et d'images», qui a «vécu comme si ce qui n'avait pas tourné en parole ne pouvait tout à fait exister»: «aujourd'hui les mots ne passent plus».

Ce sont d'abord les mots du médecin qui accueillent le lecteur, alors que le spécialiste se remémore la première visite du couple à son bureau. Comme si nous y étions. «Ils m'ont paru beaux. Tous les deux. Dans mon bureau, j'éprouve rarement cette impression.» Devant un beau couple, solide, amoureux. Dont une moitié s'apprête à souffrir atrocement et disparaître. L'autre à souffrir et rester là, et souffrir encore. Le médecin parlera encore à deux reprises, au milieu du récit, puis à la fin: comme les trois coups martelant la fulgurante création d'une tragédie.

C'est surtout la femme qui parle. Qui écrit une espèce de journal dans lequel elle consigne des souvenirs de leur amour, des scènes du quotidien, ses furtives attaques de panique, des petits riens parfaitement foudroyants.

De l'homme qui a jadis parlé, qui ne parle presque plus, on aura quatre lettres écrites à sa compagne, au tout début de leur union: mots sensuels, mots d'espoir, mots qui célèbrent leur amour naissant. Plus rien à voir.

L'homme n'aura pas même une syllabe pour dire adieu à sa femme. Du moins pas directement. Et c'est le médecin qui s'occupera des dernières volontés: de la convention.

Un texte hors norme, fragile et superbe, *La Convention* n'a rien d'un premier récit. Tout pour inspirer de nouvelles écritures, de prochains romans...

SUZANNE LAMY

LA CONVENTION

récit



PCL/petite collection lancôt

Salon du livre de l'Outaouais

Place à la bédé

LE DEVOIR

Le Salon du livre de l'Outaouais fera une place de choix à la bande dessinée.

Le bédéiste belge Batem, dessinateur du célèbre *Marsupilami* créé par Franquin en 1952, sera présent au Palais des congrès de Hull.

L'auteur français Fabien Rypert et les auteurs québécois Line Arsenault, Gité, Gaboury, Christian Quesnel et Paul Roux viendront également rencontrer leurs lecteurs, en plus de participer à diverses activités d'animation.

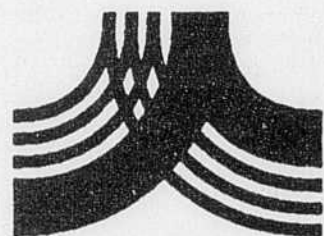
La Salon accueillera par ailleurs l'exposition BD d'Europe et... d'Amérique. Arrivant de Belgique, cette exposition présentée par le Centre belge de la bande dessinée célèbre les cent ans de la bédé en dressant un panorama de grands moments de cette forme d'art.

Journées scolaires

Plus de 6000 élèves du primaire et du secondaire envahiront le Palais des congrès de Hull les 21 et 22 mars. Le Camelot Sylvain Dodier et une trentaine de bénévoles se chargeront de l'animation. Stanley Péan, Sylvie Desrosiers, Dominique Demers, Gilles Tibo et de nombreux autres auteurs de livres pour la jeunesse accueilleront les jeunes.

Avoir 18 ans

À 19h, le 19 mars, la radio de Radio-Canada convie le public au spectacle d'ouverture du 18^e Salon du livre de l'Outaouais. Normand Latour, animateur à la chaîne culturel-



le de Radio-Canada, lira de courts textes inédits écrits spécialement pour l'occasion par des auteurs invités au Salon. Le thème: avoir 18 ans. Les textes seront juxtaposés à la musique baroque de l'Ensemble Cathédrale, dirigé par Michel Rondeau. Le spectacle sera diffusé en direct à CBOX 102.5, la chaîne culturelle FM de Radio-Canada dans l'Outaouais. Plusieurs émissions seront diffusées en direct du Salon, dont *Midi-Culture*, *Tournée d'Amérique* et *275-Allo*.

Le Salon sur Internet

Signe des temps, le SLO a depuis le 24 mars 1996 un site sur Internet. On y trouve le programme officiel et diverses autres données. L'adresse: <http://www.slo.qc.ca/>.

Une navette

Un service d'autobus gratuit sera mis à la disposition des auteurs et animateurs qui participent au SLO. Il importe de préciser que le service n'est pas offert au public! Les départs se feront à la station Berri-UQAM à 8h (jeudi et vendredi) et à 9h (samedi et dimanche). L'autobus fera le trajet Hull-Montréal tous les soirs.



Stanley Péan



Gilles Tibo

LIBRAIRIE HERMÈS
Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

72011 201

UN PONT ENTRE LA SICILE ET L'AMÉRIQUE

OLIVO OLIVA
PHILIPPE POLONI

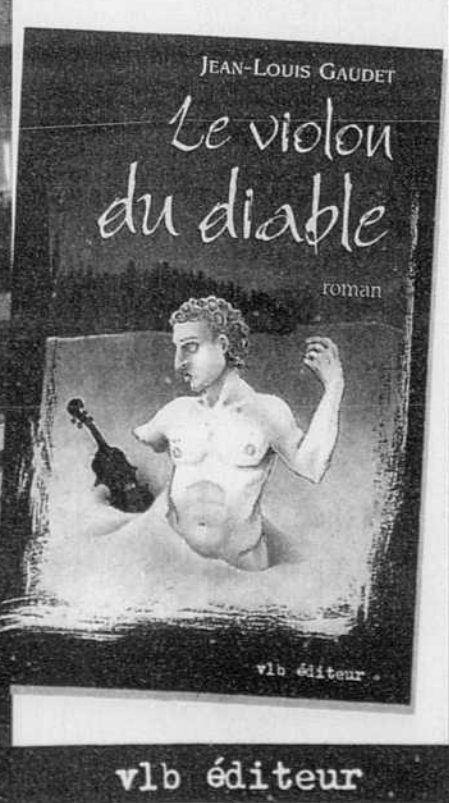
«Une écriture racée où se marient phrases courtes et efficaces, envolées philosophiques, descriptions et énumérations. (...) On aura eu le privilège d'être guidé par une des très belles plumes de la rentrée.»
Julie Sergeant, *Le Devoir*

«Un très beau bouquin, un livre qui procure un très grand plaisir.»
Laurent Laplante, *Radio-Canada*

LANCÔT
ÉDITEUR

Prix Jacques-Poirier — Outaouais 1997

«Le Violon du diable, c'est (...) une véritable réflexion métaphysique et politique, un humanisme profond, qui ont d'emblée séduit le jury du prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais. Pour son entrée en littérature, Jean-Louis Gaudet signe un premier roman brillant, mené de main de maître.»

FRANCINE BORDELEAU
Présidente du jury

vib éditeur

Robert Lalonde



224 pages • 19,95 \$

Le Monde sur le flanc de la truite
carnets

« Un livre d'une extrême densité que l'on traverse comme on traverse une rivière, emporté par l'écriture ardente, abondante et torrentielle de Lalonde... »
Pierre Cayouette, *Le Devoir*



Boréal
Qui m'aime me lise

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Neige grise

Un roman où Djian n'hésite pas à démonter, avec une délicatesse ironique et souterraine, les éléments de son propre mythe

CRIMINELS

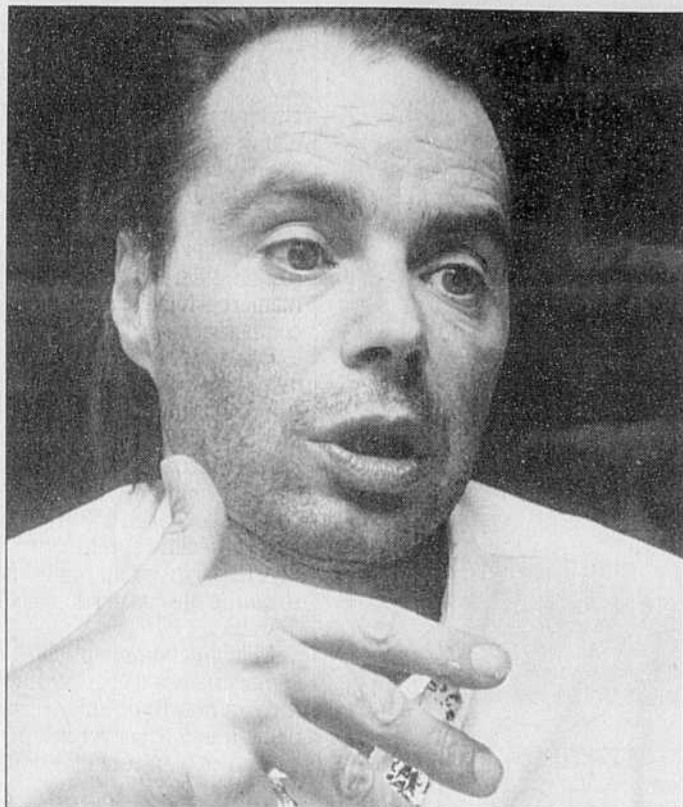
Philippe Djian

Gallimard, Paris, 1997, 241 pages

JEAN-NOËL PANCRAZI
LE MONDE

Bien sûr, on ne retrouve pas la rage flamboyante — de vivre, d'écrire, d'aimer —, les tourbillons fiévreux, les vertiges érotiques des premiers livres de Djian dans son nouveau roman. Criminels n'est pas Bleu comme l'enfer. Il est plutôt gris, à l'image de ce tas de neige (motif le plus récurrent du roman) qui, au fil de l'hiver, devient plus dur que la pierre et n'arrive pas à fondre dans la plaine océane et glacée. Ses personnages, sans prise véritable sur le monde et leur propre existence, déambulent tels des Vitelloni du Nord, d'un café sans nom à un bungalow presque anonyme en passant par les rives de la Sainte-Bob, où dérivent à partir d'une usine en amont des milliers de poissons morts.

Cette baisse de tension dans la dramaturgie, ce parti pris de «road movie» intimiste, presque atone, sans tumulte ni action, signifie-t-il une baisse de talent chez Djian, un assourdissement de son inspiration? Pas du tout. Car l'étrange rythme de Criminels, cette curieuse lenteur, cette absence de tout rebondissement narratif — les rares heurts et échanges de coups semblent mimés, obéir à une violence fantôme, comme si Djian désamorçait d'avance tout ce qui était susceptible d'éclater, de mener à une scène enflammée —, correspondent très exacte-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Au fond, Philippe Djian ne cesse d'accompagner les paumés magnifiques de ses premiers livres et de sa jeunesse.

tement à la vision, au monde intérieur du narrateur, Francis, en état de déperdition d'énergie et d'espérance.

Recru d'aventures, désenchanté, il est arrivé en fin de bourlingue. «Tu te pointes avec tout ton bazar, tout le foutoir accumulé en cours de route et tu te retrouves devant la fente d'une boîte à lettres.» Il ne parvient pas vrai-

ment à tout encaisser à cause de son dos malade, brisé, inapte désormais à porter la moindre charge importante, et pressent qu'il ne va pas tarder à être éliminé de l'entreprise où il travaille. Plus qu'une vraie révolte contre l'employeur — le temps de la colère est fini —, juste une lassitude un peu détachée, secrètement lucide et ironique: c'est le ton du roman. Ce que traduit très bien Djian, grâce à la neutralité à peine frémissante de la voix et des gestes de son personnage, c'est le découragement impassible d'un homme qui, atteignant la cinquantaine, sait que «le feu est dans la forêt», qu'il faudrait se hâter de jouir de tout, mais qui n'a ni les moyens, ni le ressort moral pour le faire. Il envie la faculté de réactions immédiate de sa compagne, Elizabeth, avec laquelle tout «va de travers».

Un couple usé

Dans l'analyse de ce couple usé, en bout de course, où chacun essaie de laisser respirer l'autre tout en vérifiant le lien par lequel il le retient encore prisonnier, Djian ne cherche pas l'éclat. Cette mesentente tenace, ce lent adieu exaspéré à un amour d'antan, Philippe Djian le traduit simple-

ment par une série de dialogues dont le sujet semble sans cesse se dérober, échapper aux protagonistes eux-mêmes. Et quoi de plus juste que ces dialogues décentrés pour exprimer la fuite d'un sentiment?

Parce qu'il sait qu'il va «franchir la ligne» et porter ainsi le coup de grâce à leur couple, Francis décide de prendre à la maison son père, qui, atteint d'une atrophie cérébrale, ne peut demeurer davantage à l'hôpital. Un jour, il parvient, un jour, à ranimer sur le visage de celui-ci une lumière de dignité inconsciente et assoupie. Sa mort est comme prise, en une ligne, dans la description des tornades qui annoncent la fin de l'hiver. C'est juste une rafale de tristesse et on a le cœur serré.

Il n'y a rien, jamais, à transmettre: c'est la hantise de Djian dans Criminels. «Qu'est-ce qui vaut la peine qu'on leur apprenne au fond?», dit Francis au sujet de son fils, Patrick, qu'il ne parvient pas à rejoindre. Et cette incapacité à communiquer son expérience est — malgré leur promptitude à l'aveu et leur goût de l'impudeur déchaînée au long de soirées alcoolisées — le lot de chacun des membres de la bande d'amis qui gravitent autour de Francis. Il n'y a pas de plus grande solitude que celle de Nicole, la serveuse de bar, que personne n'écoute vraiment quand elle crie qu'elle se sent «écrabouillée», qu'elle a l'impression qu'on «cherche à l'enfermer dans une boîte trop petite», le sexe étant peut-être le seul et aléatoire ballon d'oxygène. Quant à Monique, la femme de Ralph, le policier qui achève de la détraquer en lui imposant ses horaires, elle ne se sent plus femme, ne parvient plus à jouir, même avec des gadgets érotiques. Comme dans des Valseuses d'hiver, elle se donne à un inconnu dans un hôtel pour tenter de ressusciter ce qu'il peut encore y avoir en elle de capacité de plaisir: scène extraordinaire où alternent le désir brûlant et la détresse glacée.

Les paumés magnifiques

Au fond, Philippe Djian ne cesse d'accompagner les paumés magnifiques de ses premiers livres et de sa jeunesse: ils tiennent encore aujourd'hui à rester marginaux, mais ils ne savent plus où est la marge et ne peuvent plus se raccrocher au folklore périmé de libérations anciennes. Ils forment une vague communauté amère. Au cours de la fête collective à laquelle ils participent au bord de la Sainte-Bob, un soir d'été où la lune monte dans le ciel comme «un immense lutteur japonais», leurs voix sans nom s'entrecroisent, comme si leur identité s'évaporerait à tour de rôle, et ils ne savent plus s'ils ont la peur ou le désir d'en finir avec leur propre image, leurs amours, la vie et le vieux monde qui les a portés.

La grande illusion écologique, si présente à la fin d'Assassins, s'évanouit à son tour; le départ vers la forêt des trois hommes du groupe ressemble plutôt à un jeu de la dernière heure pour vieux enfants immatures, qui trouvent un leurre de grâce dans l'apparition d'une biche «au ventre blanc et aux grands yeux de femme pleins de sentiments et de mystère». Ils n'auront pas leur compte de tragique, auquel ils aspirent peut-être pour exorciser leurs faiblesses, lorsqu'une balle part et rate l'un d'eux. Ils achèvent de se décevoir eux-mêmes. De cette déception, Philippe Djian fait la matière et l'aboutissement de son livre. Il n'hésite pas pour cela à démonter, avec une délicatesse ironique et souterraine, les éléments de son propre mythe, et pressent le risque de déconcerter tous ceux qui, jadis, se laissent griser par la vitesse de ses maudits manèges. Ce risque est son honnêteté, son courage, sa réussite et son honneur d'écrivain.

POÉSIE

«Une poétique à la fois rêveuse et sévère»

La forêt de l'enfance et du rêve donne naissance à deux univers

AU BRAS DES OMBRES

Jacques Brault

Artuyen/Le Noroît
Montréal/Paris, 1997, 73 pages

NOYÉE

QUELQUES SECONDES

Louise Warren

Éditions de l'Hexagone
Montréal, 1997, 87 pages

DAVID CANTIN

Dans son discours d'allocution pour le prix Gilles-Corbeil, Jacques Brault suggère l'idée d'une «poétique [qui] s'étonne parfois de ce qui ne paraît pas étonnant [...]», à la fois rêveuse et sévère. Sans trop le vouloir, cette remarque a quelque peu guidé ma lecture de son dernier recueil, Au bras des ombres. Encore une fois, je retrouve dans ces poèmes la mystérieuse familiarité que m'enseigne une telle parole. Comme des chemins de solitude pour découvrir l'essence même derrière le fait de vivre.

Au bras des ombres compte parmi les œuvres les plus diversifiées de Brault. De façon homogène, l'auteur de Mémoire poursuit son questionnement métaphysique à travers de multiples espaces formels; du vers libre à la prose, sans oublier le murmure nécessaire du haïku. Dans ces textes, l'émotion créatrice accompagne les ombres perdues des êtres chers: «Le jour est si lucide sur une orange / de Cézanne et vous Marie vous êtes / tellement morte ai-je jamais su / sans vous connaître pour-quoi je rôdais / nostalgique où vous gisez / pelée jusqu'au noyau de l'être / avec de la poudre d'os tout autour / et votre poème se promène / maintenant corps de personne / confié comme une orange à la main / d'une écolière et qui s'appelle Marie / Marie-les-ombres répètent les échos / de l'en bas qui vous tient dans ses bras / et vous ajourant à la nuit furtive / ombre grisée qui se marie translucide / à nos ombres avancées.»

Grâce à ses brèves confidences tragiques, Brault retourne dans les souvenirs du passé afin de mieux comprendre la lumière qui habite l'instant. Jamais oppressante, l'angoisse fragile contenue dans ces poèmes ouvre plutôt un lieu de pensée. Tout en se moquant de Nietzsche, Kierkegaard ou Wittgenstein, l'ironie n'efface d'aucune manière le poids du deuil et de la «solitaire béatitude» devant «la fugacité du monde». On découvre telles leurs concrètes pour mieux se perdre, aussitôt, dans des

images magnifiques: «Où la douleur de durer ne t'abêtit pas le mur / que meurtrit un vent dévergondé ne le fatigue / pas de ton émotion il te repaye selon la / langue d'usage non pas en la terre qui mange / les morts selon plutôt la beauté d'être vraie / rare brûlure et baume sans partage.» Ainsi, ces proses elliptiques ouvrent de nouveaux passages afin de déployer ce chant de bonheur et de détresse. Au delà de cette quête sensible des choses, il y a toujours l'émerveillement confus d'un être face à son destin. Celui qui cherche la vérité errante dans la poussière du temps. Avec Au bras des ombres, Jacques Brault nous offre une grande leçon de poésie.

Au creux de la mémoire

Inspirée par la voix austère de Sylvia Plath, Louise Warren entreprend une descente périlleuse au creux de la mémoire dans Noyée quelques secondes. Ce long poème correspond à un souffle plus retenu que les proses poétiques du Lièvre de mars (l'Hexagone, 1994). Formellement, l'œuvre se présente sous la forme d'une immense chaîne de mots qui se répondent entre eux. Comme dans le recueil de Brault, Warren puise dans la forêt de l'enfance et du rêve pour donner naissance à son univers poétique. À l'image de la pierre qui tombe au fond du lac, la vie intérieure bascule afin de retrouver les moments essentiels de l'existence. Ponctuant le texte, la force dévastatrice de l'eau soulève les énergies inconscientes, de même que les motivations secrètes du désir: «Redis le noir / dis-le / encore / et encore / que j'y plonge / que j'y sois / plongée / comme en ses bras / comme en voix / ouvertes / aux fenêtres / à la nuit / qu'y a-t-il d'autre / que le noir / dans le noir / qu'y a-t-il d'autre / que ta voix / à l'intérieur / de ta voix.»

J'aurais souhaité que ce livre ne reste pas à la surface de cette «vie incertaine». En réponse aux vers de Plath, j'aimerais trouver dans la poésie de Louise Warren le même sens du risque et de l'abandon. Parfois, il arrive qu'elle cherche ailleurs que dans les zones familières du quotidien. C'est à ce moment que l'écriture trouve sa véritable impulsion: «En bas / avec les pierres / couchée / endormie / crever la surface / échapper au ciel / descendre / et vivre / en bas / dans la lenteur / là / où personne / n'appelle / ne répond / la / sans pesantier / aucune / des pierres / et des os / seulement / la grâce / les gestes flous / les mains ouvertes / à la lumière.»

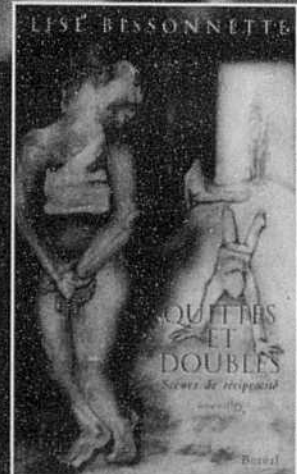


JACQUES NADÉAU LE DEVOIR



JOSEÉ LAMBERT

Lise Bissonnette



168 pages • 17,95 \$

SIGNATURE

Samedi 22 mars
de 15 h à 16 h 20Dimanche 23 mars
de 13 h à 14 hdu stand
DimédiaSalon
du livre de
l'OutaouaisQuittes
et
Doubles

SCÈNES DE RÉCIPROCITÉ

Quinze
histoires cruelles
qui offrent à
déguster la part
de trahison
dans toutes
les amours,
la méchanceté
comme
état de grâce.

Boréal
Qui m'aime me lise

Olivieri

Rencontre

Biofictions, autofictions,
mémoire...

l'autobiographie aujourd'hui ?

Régine Robin
L'immense
fatigue des pierres

Un livre
fascinant qui fuit
de partout et qui
nous laisse un
goût âcre de
cendre dans la
bouche.

autour du dernier livre de
Régine Robin

Participants : Régine Robin,
Simon Harel,
Barbara Havercroft
et Alexis Nouss

Le jeudi 20 mars
19 h 30
LIBRAIRIE Olivieri

LIBRAIRIE Olivieri
5200, avenue Gatineau
Montréal H3T 1W9
Tél. : (514) 739-3639
CÔTE-DES-NEIGES

l'HEXAGONE

Géographie
de la nuit

Si le jour est
l'œuvre de Dieu, la
nuit reste celle de
l'homme. Voici un
essai original où
l'auteur en rêvant
nous fait rêver. Un
livre magnifiquement écrit.

LUC BUREAU
Géographie de la nuit
256 pages 21,95 \$



LIVRES

LE FEUILLETON

Un roman simple comme la brise

SOIE

Alessandro Baricco
Traduction de l'italien
par Françoise Brun
Albin Michel, Paris, 1996, 121 pages

«Ceci n'est pas un roman. Ni même un récit.

C'est une histoire. Elle commence avec un homme qui traverse le monde et finit avec un lac qui est là, comme ça, dans les journées du vent. L'homme s'appelle Hervé Joncour. Le lac, on ne sait pas. On pourrait dire que c'est une histoire d'amour. Mais si c'était seulement ça, ça ne vaudrait pas la peine de la raconter. Il y a aussi dans cette histoire des désirs et des souffrances, de celles qu'on connaît parfaitement, mais le nom pour les dire, on ne le trouve jamais [...]. Toutes les histoires ont leur musique. Celle-ci a une musique blanche. Ainsi l'auteur résume-t-il cette «histoire» qui n'était pas destinée à la publication, fut tout de même publiée et connut aussitôt un immense succès (300.000 exemplaires vendus). Le succès n'a jamais fait défaut à Baricco qui, avec ses deux romans précédents (Les Châteaux en colère, 1995, prix Médicis étranger, et Oceano Mare, non encore traduit mais qui a obtenu le prix Viareggio) s'est imposé comme un romancier essentiel en cette Italie fin de siècle qui est revenue de tous les excès politiques et de toutes les corruptions.

Roman à la «musique blanche» (qui n'a rien à voir avec l'écriture blanche de Camus), Soie est un petit bijou d'écriture et de style, parfait en sa construction, simple comme la brise, lumineuse comme un vol d'oiseaux dans un ciel clair, et d'une musicalité qui tient autant du silence qu'il sait faire résonner, longtemps, que de la brièveté, de l'économie descriptive et narrative. Les phrases, chez lui, les mots, s'imposent avec l'évidence de ce qui trouve immédiatement sa place. Peu d'écrivains parviennent à cela. Peut-être parce qu'ils n'ont pas l'oreille, la musicalité qui seule permet cette parfaite intégration de toutes les composantes de l'écriture (Proust étant ici un modèle du genre). Sa formation de musicologue l'a sans doute aidé, mais c'est qu'il avait déjà cela en lui.

La participation du corps

Dans l'école privée qu'il a fondée avec des amis il y a quelques années à Turin, Baricco insiste beaucoup sur la participation du corps à l'écriture, et sur une conception artisanale de la création («On apprend chez l'artisan, pas chez le théoricien»). On y étudie

toutes sortes de choses, dont la pub, la voix des comédiens, les tableaux de Giotto, mais surtout le rythme, car, dit Baricco, «les gens qui écrivent ont en général un mauvais rapport avec leur corps; ici nous voulons des gens qui connaissent plus que deux façons de poser leurs mains sur une table.

On travaille la narration orale, on combat les limites de l'embaras physique. Précieuse leçon (exposée ici de manière un peu courte) que devrait retenir tout département de littérature, comme tout cours de création, même s'il n'y a, à mon avis, d'autre recette que la pratique assidue de la lecture et de l'écriture en cette matière.

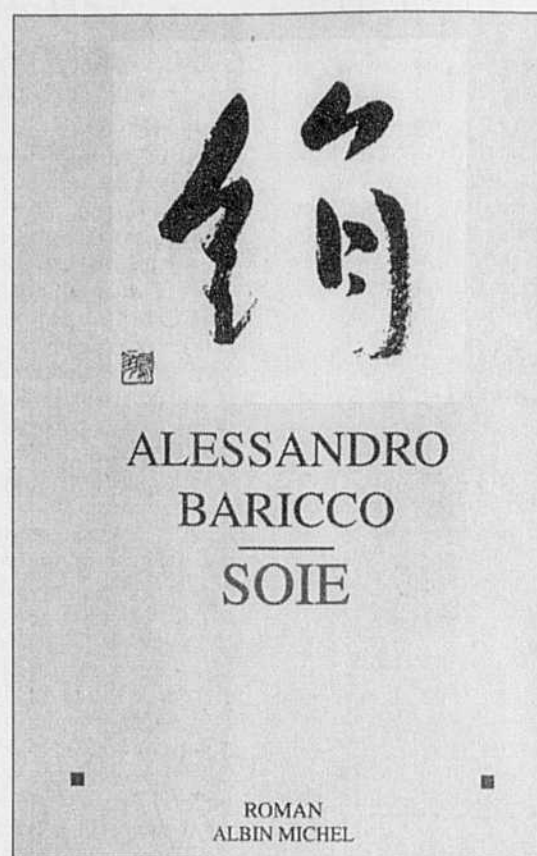
Ce récit... plutôt cette histoire est celle d'un homme, Hervé Joncour, qui gagne sa vie à faire le commerce de la soie. Nous sommes en 1861, au moment où Flaubert écrit Salammbô, où l'éclairage électrique n'est encore qu'un hypothèse et où Abraham Lincoln, de l'autre côté de l'océan, livre une guerre dont il ne verra pas la fin. Nous sommes en France, dans le bourg fictif de Lavilledieu qu'on imagine quelque part entre Nîmes et Avignon, et de temps à autre au Japon, quand l'épidémie de pébrine commence à affecter les élevages européens de vers à soi, et même au-delà, ceux de la Syrie et de l'Égypte.

«Et il est où exactement ce Japon? — Par là, tout droit. Jusqu'à la fin du monde», lui répond Baldabio, curieux homme qui lui a tout appris du métier et qui passe ses soirées à jouer au billard contre lui-même. La manière de raconter ces voyages, qui se font une fois l'an et se répètent ici quatre fois, est en elle-même une des marques de ce livre. Descriptions brèves par énumération des différents moyens de transport utilisés, ainsi que noms de lieux à peine effleurés, toujours les mêmes. Puis une légère variante pour chacun de ces parcours, lorsqu'il arrive au lac Baïkal, et ensuite lorsqu'il se trouve en son japonais. C'est évidemment là que le voyageur rencontre son destin, dans le visage penché d'une jeune femme dont les yeux, qui «n'ont pas une forme orientale», le fixent soudainement avec une intensité déconcertante.

«Dans la pièce, tout était tellement silencieux et immobile que ce qui arriva soudain parut un événement immense, et pourtant ce n'était rien.» Ces petits riens dont est tissée cette histoire, c'est tout l'art de Baricco qui prétend avoir fait un livre procédant essentiellement par «soustraction», un livre fait de limpidité et de légèreté... comme la soie qu'il a prise pour sujet et dont il a même voulu qu'on retrouve la douceur dans le toucher de



Jean-Pierre Denis



la jaquette du livre. Ce principe de soustraction est partout présent. On parle peu, et toujours pour dire le peu ou suggérer le silence. Certains, même, décident un beau jour qu'ils ne parleront plus, jusqu'à leur mort. «Tu sais, toi, pourquoi Jean Berbek s'est arrêté de parler? — C'est une des nombreuses choses qu'il n'a jamais dites.» Entre la jeune fille et Joncour, aucune parole ne sera non plus échangée. Ce n'est pas dans la parole que passe le mystère pas plus que la beauté du monde. Cela relève plutôt d'une esthétique de la contemplation. Joncour est d'ailleurs «un de ces hommes qui aiment assister à leur propre vie, considérant comme déplacée toute ambition de la vivre».

D'abord un spectacle

Tout lecteur a déjà rencontré, dans un récit ou un autre, un de ces hommes pour qui la vie est d'abord un spectacle et une fascination sans fin. Mais ce qui est singulier ici, c'est que tout le roman à cette voix, est baigné par cette lumière invisible du silence et de l'attente. On ne peut d'ailleurs raconter ce livre sans le priver de sa grâce et de ses effets. Ce qui évidemment

m'a amené à me poser une question: ce roman est-il le pur fruit d'un esthète? A cette question, ma réponse est double. Oui, on ne trouve pas dans ce livre d'urgence de dire, de mal d'être en mal de sens (Baricco y a d'ailleurs proscrire toute psychologie), de drame de conscience. En cela il déploie devant nous une vie qui semble désincarnée, un projet qui n'a ni objet ni sujet, qui vise simplement sa propre réussite esthétique. Ce qu'il réussit à merveille. Mais je dirais aussi non. Non — et toute la poésie est avec moi pour le dire —, il nous insuffle un art de vivre, de dire, de regarder, de sentir, de voir le temps qui s'écoule, de vibrer à sa musique, qui est en soi une prise de position et une forme éthique tout à fait défendable dans notre monde obnubilé par le rendement, la rationalisation, l'économie d'échelle, le bavardage, la futilité et la fausse communication. L'espace ouvert par ce roman, si nous pouvions seulement y atteindre plus souvent au cours de notre vie, la rendrait lumineuse. Et, comme chacun sait, la lumière chasse les ténèbres...

Bien sûr, tout cela n'est qu'une fiction. Mais quelle fiction!

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'Europe au XVI^e siècle

LE MESSIE

Marek Halter
Éditions Robert Laffont, Paris, 1996,
467 pages.

NAÏM KATTAN

Dans son roman La Mémoire d'Abraham, paru en 1983, Marek Halter a ressuscité, en l'amplifiant, une histoire de famille et, en suivant la trace, a cherché à faire le récit de l'histoire des Juifs européens. Entreprise réussie auprès du public puisque Juifs et non juifs furent nombreux à lire ce roman picaresque qui proposait une manière simple et agréable de prendre connaissance de l'histoire.

Dans Le Messie, Halter emploie la même méthode pour évoquer un autre pan de l'histoire juive. Dans une bibliothèque d'Oxford, il a découvert une copie du journal de David Reubeni. Personnage haut en couleurs, quelque peu oublié, qui en 1530 débarque à Venise. Il déclare son identité: le Prince de Chabor, frère du roi du même lieu, royaume obscur perdu dans le désert d'Arabie.

Militaire, homme d'action, ce qui ne l'empêche pas d'être versé dans l'écriture sainte, Reubeni se croit investi d'une mission: sauver son peuple et le ramener à sa terre ancestrale. La conjoncture historique lui semble propice. L'Europe est aux prises avec des conflits, des guerres ouvertes ou potentielles et c'est cela, justement, qui lui permet de traverser les frontières, en passant entre les mailles du filet.

Le judaïsme européen est exsangue. L'Inquisition espagnole a réduit les Juifs à la prison et à l'exil quand elle ne les a pas fait monter au bûcher ou forcés à la conversion et au marranisme c'est-à-dire, à la clandestinité.

Persécutés et humiliés, ces Juifs attendaient le secours et le salut qui ne pouvaient venir que de Dieu, Reubeni fait revivre leur espoir.

Dans le ghetto de Venise, l'appui est considérable mais non unanime. Ainsi, le chef de la communauté, Giacomo Mantino redoute l'intrusion de cet étranger, y voit un danger et lui voue une hostilité qui le poursuivra tout au long de son périple. Les Juifs pauvres, de même qu'un artiste et un banquier voient en lui le sauveur, le messie. Reubeni refuse ce titre. Il n'est, dit-il, qu'un militaire qui cherche à lever une armée. Il poursuit sa route. Première étape: le Vatican. Le pape Clément VII lui est favorable et le recommande au roi Joao III du Portugal.

Reubeni se trouve au cœur des conflits politiques de l'Europe. Il assiste aux jeux des cours, aux intrigues, aux échanges d'intérêts et de services. Il est admis et accueilli dans les places fortes de l'Europe et converse avec François I^{er} et avec Charles Quint. Il s'entretient avec Machiavel et pose pour Michel-Ange comme modèle pour sa statue du Roi David.

Halter profite de toutes les occasions, souvent fictives, pour nous dresser le portrait de l'Europe de l'époque. Continent ravagé par les guerres religieuses et par les conflits intestins.

Halter s'est amplement documenté sur les pays et les personnes. Les noms foisonnent et les descriptions abondent. On a souvent l'impression que l'actualité d'aujourd'hui n'est pas bien loin: le rappel des intérêts communs des chrétiens et des Juifs, le danger de l'intégrisme, les méfaits de la désunion de l'Europe.

A la fin de ce long roman d'aventures, le personnage de David Reubeni conserve sa dimension de mystère. Mais il s'efface toujours devant sa mission. Ses tribulations, les épreuves qu'il subit, les intrigues qui se trament autour de lui ne le font pas dévier. A la fin du roman, il disparaît à nouveau dans l'ombre. Roman d'aventures et récit historique, ce livre est d'une lecture bien agréable.

les éditions du remue-ménage

Salon du livre de l'Outaouais
stand 83

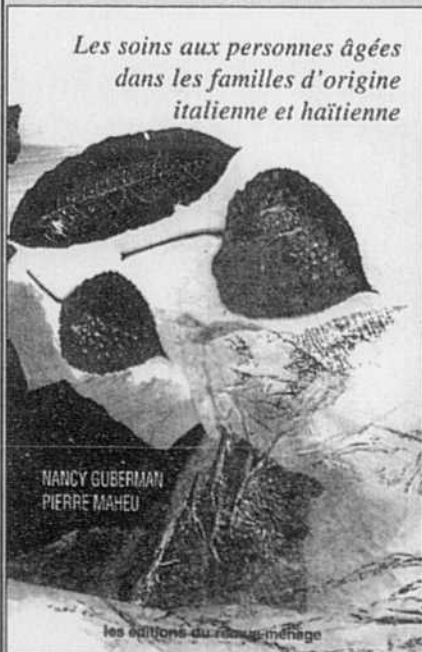
FEMMES ET REPRÉSENTATION POLITIQUE
AU QUÉBEC ET AU CANADA

sous la direction de
Manon Tremblay et
Caroline Andrew

Des femmes de divers horizons réfléchissent sur les notions mêmes de citoyenneté et de représentation politique, sur la transformation des rapports des femmes à l'État ainsi que sur leur participation aux diverses institutions démocratiques.

Les auteures remettent en question les frontières de la citoyenneté et formulent des stratégies en vue de modifier les règles du jeu en politique.

282 p. — 24,95 \$

LES SOINS AUX PERSONNES ÂGÉES
DANS LES FAMILLES D'ORIGINE
ITALIENNE ET HAÏTIENNE

Nancy Guberman et
Pierre Maheu

Dans la foulée de leurs recherches antérieures (Et si l'amour ne suffisait pas...), Travail et soins aux proches dépendants) N. Guberman et P. Maheu s'attardent cette fois à deux groupes de familles ethnoculturelles.

À partir de nombreux témoignages de femmes et d'hommes qui s'occupent de leurs parents âgés malades ou en perte d'autonomie et, dans un contexte de virage ambulatoire nous découvrons les différences et les similitudes des situations vécues dans ces familles et celles d'origine canadienne-française.

287 p. — 22,95 \$

dans toutes les bonnes librairies

les éditions du remue-ménage

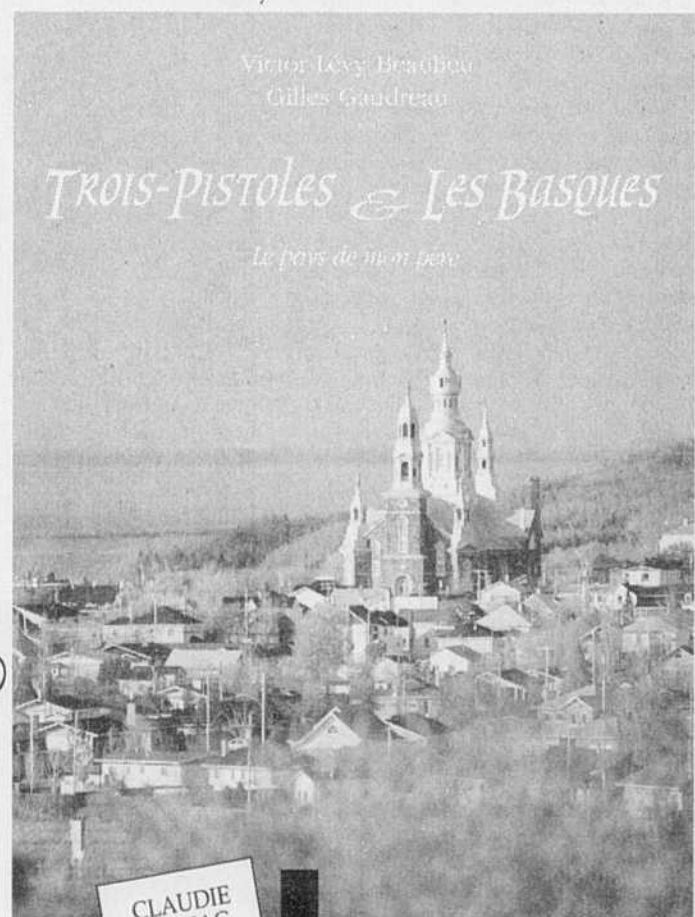
4428, boul. St-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5 Tél.: (514) 982-0730

Un grand et beau livre!

TROIS-PISTOLES & Les Basques

Le pays de mon père

Par Victor-Lévy Beaulieu et Gilles Gaudreau



Les heures lentes
CLAUDIE GIGNAC
Un premier recueil de poésie
104 pages - 12,95 \$

Le pied
ROGER FOURNIER
Des contes érotiques et cruels
160 pages - 18,95 \$

Les Mauvaises Pensées
ROGER FOURNIER
Une autobiographie différente
180 pages - 24,95 \$

CLAUDIE GIGNAC

LES HEURES LENTES

ROGER FOURNIER

Le pied

ROGER FOURNIER

LES MAUVAISES PENSÉES

VIENT DE PARAÎTRE

Un voyage fabuleux d'Abel
Beauchemin dans les pays
d'enfance du père
Plus de cent photos Un livre
de luxe et de collection
168 pages Format: 9,75 x 12 po
79,95 \$

Venez piquez une jase avec
Roger Fournier, Claudie Gignac et
Victor-Lévy Beaulieu au
Salon du livre de l'Outaouais
STAND 67



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES
23, rue Pelletier, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0
Tél. et téléc.: (418) 851-6852

Hélène Monette



Plaisirs
et
Paysages
kitsch
Contes et poèmes

204 pages • 19,95 \$

Résidus
merveilleux,
terrains
minés,
éclats de vie
et brins
de peine.

de l'auteur d'Unless,

un roman cycliste, tragicomique.

Boréal
Qui m'aime me lise

L I V R E S

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Romans de l'oppression

SPIRITUS

Ismail Kadaré
Traduction de l'albanais
par Yusuf Vroni
Éditions Fayard
Paris, 1996, 334 pages

NAÏM KATTAN

Ismail Kadaré est sans nul doute l'écrivain albanais le plus célèbre en Occident. Il a vécu sous la dictature maoïste d'Enver Hodja. Dans ses nombreux romans, il s'est cantonné dans un passé historique riche en couleurs: lutte de tribus et de clans, sagas de dynasties. Son public est grand et assidu. Il ne cherche pas volontairement l'exotisme. En plus d'être un refuge, l'histoire est pour lui une inépuisable source de fiction, de passions quasi intemporelles.

Dans Spiritus, Kadaré aborde l'Albanie contemporaine, celle du Guide, du maoïste Enver Hodja, un pays dont on pouvait soupçonner le régime d'oppression mais dont les affres réelles nous frappent comme la révélation d'un enfer, d'un insoutenable cauchemar. Le règne de Hodja nous est servi comme la fable d'un mal quasi irréel dans son ampleur. L'Albanie nous est présentée comme une vaste prison. Coupés du monde, ceux qui cherchent à survivre n'ont d'autre recours que des voix d'outre-tombe. Scènes innocentes d'un spiritisme quasi enfantin, bref espoir d'un affranchissement illusoire mais qui tourne au tragique. En effet, la police veille, omniprésente, traquant les hommes et les femmes dans leurs derniers retranchements.

Les ultimes trouvailles, ce sont les mini-micros, les frelons et les princes, comme on les appelle et que l'on place à l'intérieur des manteaux et des matelas. Sommet de la technologie chinoise, ces appareils sont les cadeaux d'une dictature à une autre. Ils permettent à la police d'écouter aussi bien les orgasmes dans les chambres à coucher que les conversations faites en plein air, à l'abri, croient les victimes, des oreilles indiscrettes.

Un ingénieur est amoureux d'une jeune comédienne qui s'approprie à jouer La Mouette de Tchekhov. La pièce est interdite. Œuvre subversive? Même pas. Les autorités ne donnent aucune raison de leur décision et les victimes n'en attendent pas.

L'homme est nommé comme guide d'une délégation de parlementaires français, l'un des rares groupes qui franchit les frontières d'un pays assiégé par ses propres sbires. Il lance à ces hommes venus d'un monde où il est encore permis de respirer un appel désespéré à l'aide. Il meurt dans un accident de la route. Or, trois ans plus tard, la police cherche le micro enfoui dans son manteau et qui l'avait suivi dans la tombe. On exhume le cadavre, déterme l'instrument, et la voix, venue de l'au-delà, est présentée comme la preuve d'un vaste complot. La maîtresse et les innocents collègues de l'ingénieur-guide sont arrêtés et meurent sous la torture. Le chef de la police qui dévoile le complot est lui-même incarcéré. On lui administre une piqûre dans la langue qui le rend muet pour toujours. Ainsi le monstre dévore sa propre substance.

Qu'un homme malade, aveugle comme Hodja puisse tenir tout un peuple par la terreur peut sembler imaginable. Or ce dictateur vivait lui-même dans la peur, celle de la trahison, du complot, de la mort. Ceux qu'il asservissait surveillaient chacun de ses gestes. Il ressemblait à un potiche que seule la distance protégeait. Pour qu'on ne soupçonne pas une incapacité physique ou une dispute avec sa femme, il fait promener celle-ci dans les bras d'un sosie. La terreur se réduit finalement à une théâtralité.

Kadaré nous communique l'histoire récente de son pays sous la forme d'une fable maléfique. Son récit est d'autant plus saisissant que l'on n'y trouve pas trace d'une plainte ou d'une révolte. Il s'agit plutôt d'une totale révolution. Sans tentative d'excuse ou de justification, Kadaré évoque l'hallucination de tout un peuple et sa description nous paraît parfaitement crédible. Nous sommes saisis par ce lointain cauchemar et par l'effroyable conscience qu'il peut atteindre n'importe quel peuple.

LA NAPHTALINE

Alia Mamdouh
Traduction de l'arabe
par François Zabbal
Actes Sud, 1996, 213 pages

Roman d'initiation et récit de révolte, La Naphthaline évoque la force des femmes, en dépit de l'oppression sociale qu'elles subissent, et l'insuffi-

sance et la cruauté des hommes. C'est l'un des rares exemples de la littérature irakienne actuelle à être accessible au lecteur francophone. Cependant, malgré les conditions politiques, cette littérature vit et se développe. Alia Mamdouh habite Paris. Nombreux sont les écrivains irakiens qui ont choisi de quitter leur pays. Le grand poète Buland al Haydari vient de mourir à Londres. Dans les cités où ces écrivains ont trouvé refuge, ils poursuivent leurs œuvres, fondent des revues littéraires et des maisons d'édition de langue arabe. Ainsi, je reçois de Cologne une revue littéraire Ouyoun, publiée par Khaled al Maali qui dirige la maison d'édition Al Jamal. A Paris, Abdel Kader al Janabi publie une revue surréaliste Faradise et dirige une maison d'édition du même nom. Il vient de faire paraître une excellente anthologie de la poésie irakienne actuelle.

Un monde étouffant

Bagdad, fin des années 40. Houda, une fillette de neuf ans, grandit, découvre le monde. Il est étouffant, cruel, quand il n'est pas barbare et suranné comme des boules de naphthaline.

Houda est vive, intelligente, mais elle est considérée comme rebelle. Son père, lors de visites hebdomadaires, l'accable de coups, sort qu'elle partage d'ailleurs avec sa mère. Motifs? Aucun. Ce sont des femmes, et lui, l'homme, n'est pas heureux dans son travail. Las de se retrouver avec une femme malade, il prend une seconde épouse à Kerbelah, qui lui donnera d'autres héritiers mâles. La mère de Houda est renvoyée dans sa famille en Syrie où, peu après, elle est emportée par la maladie.

Le Bagdad qu'évoque Alia Mamdouh est lugubre. Les femmes sont des victimes, méprisées, battues, et, quand elles regimbent, tombent dans la folie. Les hommes sont des brutes, des sauvages non moins malheureux et désespérés qui cherchent refuge dans la boisson. Reste la religion, la récitation du Coran, la visite à la mosquée et l'invocation du Prophète et des saints.

La grand-mère emmène ses petits-enfants, Houda et Adel, à Kerbelah visiter le sanctuaire et revoir leur père. Là, à l'intérieur de la prison, Houda retrouve un père abattu dont l'unique refuge est l'alcool. Cette prison apparaît comme la métaphore d'une ville, d'un pays. Au retour, la grand-mère déménage avec ses petits-enfants et sa fille Farida. Houda aperçoit sur son corps les premiers signes de la puberté. Son ami Mahmoud n'est plus un enfant. Il lui remet un tract qu'elle ne comprend pas. Il a rejoint le Parti communiste clandestin. L'Irak est en train de bouger. Des manifestations sont organisées contre le régent. Son neveu, le roi Fayçal II, est encore un enfant. On sait qu'ils seront plus tard assassinés l'un et l'autre.

Le déménagement de Houda est une autre métaphore, celui du départ. Sous la plume d'Alia Mamdouh, Bagdad est le contraire d'une ville exotique. On assiste à la pénible émergence d'une société nouvelle. La persistance de mœurs archaïques, l'oppression que subissent les femmes, le malheur des hommes ne laissent entrevoir d'autre voie de sortie que le départ ou le renversement de l'ordre établi.

Un homme en colère

LES BOURREAUX

VOLONTAIRES DE HITLER

Daniel Jonah Goldhagen
Traduction de l'américain
par Pierre Martin
Seuil, Paris, 1997, 588 pages

Daniel Jonah Goldhagen est un homme en colère. On ne l'a pas assez dit, même durant toute la controverse qui a entouré son ouvrage-choc, Les Bourreaux volontaires de Hitler. Un livre où il prétend infirmer les explications traditionnelles du génocide juif pour présenter la seule valable à ses yeux: la sienne. Cette colère, on la comprend. Comment réagir autrement face à l'extrême iniquité, l'incroyable cruauté de la Shoah?

Goldhagen, juif américain de 36 ans, politologue de Harvard, fils d'un rescapé du nazisme, est aussi en colère contre certaines approches historiques du nazisme. En particulier ces écoles fonctionnalistes et marxistes qui présentent l'Holocauste, depuis deux décennies, comme un crime sans préméditation, un «sous-produit» de l'exploitation économique d'une «main-d'œuvre esclavagiste». Hitler? Un «dictateur faible» (!) improvisant constamment, qui a choisi d'exterminer les juifs parce qu'il perdait la guerre et que les SS ne savaient plus quoi faire de ces prisonniers.

Tout au long du livre, Goldhagen répète constamment qu'il faut prendre les actes des nazis «au sérieux». Qu'il faut cesser, au nom de contingences historiques, de masquer les intentions criminelles, les réelles volontés meurtrières. On suit aisément l'auteur sur ce terrain. Il y a quelque chose d'exaspérant chez certains historiens qui nient «les intentions» de Hitler sous prétexte qu'il n'aurait jamais laissé d'ordre écrit d'extermination.

Hitler, ne l'oublions pas, a répété explicitement, à partir des années 20, que les juifs étaient la cause de tous les maux de l'Allemagne; qu'il n'y avait qu'une solution à ce problème: les éliminer physiquement. Qui-conque a promené ses yeux ne serait-ce que sur une page du terrible Mein Kampf en prendra conscience: Hitler ne s'est jamais caché. Il a annoncé qu'il tuerait des juifs. Et — horreur! — a tenu parole.

Goldhagen, en restaurant le fil qui mène des intentions criminelles à leur terrible réalisation, a le mérite de montrer que la guerre a été pour les nazis une occasion en or de perpétrer l'Holocauste.

Responsabilité collective?

Quant à l'essentiel, Goldhagen est moins aisé à suivre. Principalement dans son objectif (nié de façon peu convaincante) de rétablir l'idée d'une «responsabilité collective» du peuple allemand. C'est d'ailleurs le principal aspect du livre Les Bourreaux volontaires de Hitler qui a soulevé la polémique. Avec raison.

Ce point cardinal est pourtant difficile à cerner puisque Goldhagen a

une argumentation peu structurée, constamment formulée et reformulée, une véritable roue logique qui tourne et qui écrase ses propres nuances.

L'auteur affirme clairement que les Allemands connaissaient, depuis longtemps, la volonté du régime hitlérien d'exterminer tous les juifs d'Europe. (Il suffisait de lire et d'écouter le Führer pour en être informé.) Cet aspect de la démonstration ne fait aucun doute.

L'auteur franchi toutefois assez vite un seuil de généralisation qui mine sa propre thèse en suggérant que tous les Allemands sans exception étaient des tueurs potentiels, gouvernés «par un ensemble de convictions qui leur faisaient souhaiter la mort aux juifs». L'antisémitisme «exterminationniste» allemand, pour Goldhagen, est la clé unique de l'explication de l'Holocauste. A ses yeux, cette idéologie était si profondément ancrée dans la culture allemande qu'elle consistait en un déterminisme culturel. Ses racines? Une forme virulente de l'antijudaïsme chrétien, apparue en Allemagne au Moyen Âge. Renforcé au XIX^e siècle et graduellement transformé en une haine raciale, ce sentiment aurait pénétré l'ensemble de la société allemande. Hitler et la crise économique de l'entre-deux-guerres, dans ce schéma, ne constituent donc que des accoucheurs d'un potentiel de violence sans précédent, déjà enfoui au cœur de la culture allemande.

Voilà une réponse pour le moins radicale à une question légitime: qu'est-ce qui a poussé tant d'Allemands ordinaires à participer à l'extermination des juifs? Pourquoi ont-ils applaudi à leur mort sociale d'abord (avec les lois de Nuremberg) et ensuite à leur mort tout court? Pourquoi poussaient-ils si souvent la cruauté si loin en faisant d'un massacre une fête?

Problèmes et contradiction

Goldhagen rejette avec fatuité les explications traditionnelles de l'Holocauste: «On jettera donc par-dessus bord toutes les hypothèses non explicites qui ont guidé jusqu'ici presque toutes les recherches sur l'Holocauste et ses auteurs, car elles sont insoutenables, théoriquement et empiriquement.»

Son argumentation fait constamment appel à l'évidence et il passe abusivement de la description de faits particuliers à une généralisation simpliste: «L'attitude générale des [Allemands] se reflète bien dans un incident qui a eu lieu dans une pharmacie», écrit-il dans un cas, pour un résultat peu convaincant.

Même si l'on refuse ses généralisations, on doit concéder que Goldhagen réintroduit avec un certain succès le concept de libre arbitre humain face à l'autorité. Il démonte la croyance selon laquelle tous les bourreaux devaient tuer pour éviter d'être tués et agissaient donc sous la contrainte.

Certains dirigeants d'une unité de police spéciale auraient proposé à leurs subordonnés, en 1941, d'être exemptés de l'ordre de tuer. Presque aucun ne se serait prévalu de cette offre. Goldhagen conclut: «Ils n'ont pas cherché à échapper aux ordres alors même qu'ils auraient pu le faire sans courir le risque d'être punis.» Il va plus loin et dit qu'en «aucun cas il n'a été possible de prouver que [dans l'Allemagne nazie] le refus de tuer a eu pour conséquence la mort ou la prison». Troublant.

Troublant aussi de prendre conscience avec Goldhagen que le régime nazi aurait peut-être pu mettre la pédale douce à l'extermination si, par exemple, des ecclésiastiques s'y étaient opposés. Après tout, argue Goldhagen, les églises allemandes ont fait reculer le Führer sur les vastes programmes d'euthanasie des handicapés. Mais sur le meurtre des juifs, rien. L'opinion était complot.

Que l'antisémitisme fût bien porteur dans l'Allemagne nazie, nul n'en doute. Mais est-ce à dire que tous les Allemands sans exception étaient réellement des assassins en puissance? Après tout, l'auteur lui-même avoue ne posséder aucun sondage d'opinion de l'époque pouvant corroborer sa thèse. Aussi, Ian Kershaw (une de ses références préférées) a affirmé, dans un livre sur l'opinion publique sous le III^e Reich, que les Allemands ordinaires plaçaient la question juive bien après les problèmes matériels ou les attaques contre les traditions religieuses. Enfin, Goldhagen se montre très peu solide dans son estimation du nombre exact d'Allemands effectivement mêlés au génocide (il parle d'une «dizaine de milliers», puis de «100 000 à 500 000»).

L'aspect radical de la thèse a fait dire à certains que Goldhagen est raciste, anti-allemand. Au Québec, Le Soleil a vu dans le livre de Goldhagen du «Le Pen tout craché!» (Ce qui est drôlement ridicule puisque le démagogue français a déjà dit que pour lui, les camps d'extermination étaient un «détail de l'histoire». Goldhagen ne serait pas d'accord!)

Goldhagen n'est sûrement pas raciste. Mais pour dissiper toute possibilité de malentendu, il devrait sans doute prendre parti au sujet de la liberté humaine. Car s'il reproche aux Allemands de ne pas avoir désobéi aux ordres meurtriers, il développe en contrepartie une argumentation élaborée pour nous convaincre que ces mêmes Allemands n'étaient pas libres face au conditionnement culturel; qu'ils étaient devenus d'inhumaines machines à tuer. Tout cela semble contradictoire.

Dans ce travail brouillon, qui pose par ailleurs de bonnes questions, il y a plusieurs fautes. Et si c'était, entre autres, parce que son auteur est en colère?



Goldhagen, juif américain de 36 ans, politologue de Harvard, fils d'un rescapé du nazisme, est aussi en colère contre certaines approches historiques du nazisme.

FRANÇOIS DUMONT

L'INTÉGRITÉ SCIENTIFIQUE
EN ZONE GRISE

UN TRAITÉ DE LA COMMUNICATION SCIENTIFIQUE
ET DE LA MÉTHODE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

«Je considère ce travail comme remarquable à plusieurs points de vue. Il aborde un thème important dans le contexte d'évolution actuelle de la pensée scientifique, celui de l'impact de la division technique du travail sur la recherche effectuée en milieu universitaire, gouvernemental et dans l'entreprise privée.»

Ivan Breton, Université Laval

«François Dumont confirme la mutation du professeur-chercheur en entrepreneur de la recherche (...) pour beaucoup de scientifiques, il s'agit là de rien de moins qu'une subversion contraire à l'esprit scientifique.»

Monique Giguère, *Le Soleil*

LES ÉDITIONS DESLANDES
3-797, des Frères Est
Québec (Québec) G1J 1G9
Tél.: (418) 626-6359
Internet: remily@quebecetel.com

Disponible en librairie
201 pages / 17,95 \$

LIBRAIRIE RAFFIN

JUSQU'AU 31 MARS

MICHEL TREMBLAY
QUARANTE-QUATRE MINUTES...
QUARANTE-QUATRE MINUTES...
QUARANTE-QUATRE MINUTES...

ARLETTE COUSTURE
CES ENFANTS D'AILLEURS
Même les enfants ne sont pas...

ARLETTE COUSTURE
CES ENFANTS D'AILLEURS
L'envol des tonnerres...

QUARANTE-QUATRE MINUTES...
MICHEL TREMBLAY
29,95 - 20 % = 23,95 \$

CES ENFANTS D'AILLEURS (T.1 et T.2)
ARLETTE COUSTURE
24,95 - 20 % = 19,95 \$

PRIX GILLES-CORBEIL

UN COEUR FAROUCHE
DANIELLE ROY
24,95 - 20 % = 19,95 \$

AU FOND DU JARDIN
JACQUES BRAULT
19,95 - 20 % = 15,95 \$

RÉDUISEZ VOS IMPÔTS
DANIELLE BOUCHER
19,95 - 20 % = 15,95 \$

• MONTRÉAL • 6722 SAINT-HUBERT 274-2870
• REPENTIGNY • GALERIES RIVE NORD 581-9892
• LAVAL • 2512 DANIEL JOHNSON 682-0636

20 % DE RABAIS SUR CES TITRES

LIBRAIRIE RAFFIN

20 % DE RABAIS SUR CES TITRES

Guy Bouthillier

L'OBSESSION ETHNIQUE

Cet ouvrage s'adresse, bien sûr, aux 49,6 % de Québécois qui ont voté OUI au dernier référendum, mais aussi et surtout aux autres qui hésitent et qui ne demandent qu'à se laisser convaincre... avec les bons arguments!

GUY BOUTHILLIER
L'obsession ethnique

LANCÔTÉ ÉDITEUR

ÉDITIONS DU NOROÏT

NOUVEAUTÉS DÉBUT 97

Jacques Brault, *Au bras des ombres* 17,95\$
Carle Coppens, *Poèmes contre la mort* 15\$
Jean-Paul Daoust, *Les saisons de l'Ange* 17,95\$
Denise Desautels, *«Ma joie», crie-t-elle* 17,95\$
Guy Ducharme, *Il est l'heure* 12\$
Christiane Frenette, *Les fatigues du dimanche* 15\$
Michel Leclerc, *Poèmes de l'infime amour* 15\$
Claude Paradis, *Lettres d'écorce* 12\$
Pierre Nepveu, *Romans-fleuves* 15\$

Anthologie des jeunes poètes francophones (6 à 13 ans) 9,95\$

En collaboration avec la Société des Écrivains canadiens de Québec, l'Unesco, l'Unicef, le Consulat de France et la Communauté Française de Belgique.

PRIX GILLES-CORBEIL

décerné à

JACQUES BRAULT

pour l'ensemble de son œuvre

Titres au Noroît

Poèmes choisis (livre) 15\$ Poèmes 1 20\$

(cassette-audio) 12\$ Poèmes 1 20\$

Au fond du jardin 19,95\$ Moments fragiles 15\$

Il n'y a plus de chemin 10\$ Trois fois passera 15\$

Nous serons au salon du livre de l'Outaouais au stand # 140



LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Identification de l'identité

L'ARCHIPEL IDENTITAIRE

Propos recueillis par Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri
Boréal, Montréal, 1997, 216 pages

En sa qualité de production «québécoise», *L'Archipel identitaire* est un ouvrage singulier. Singulier dans sa forme même, qui consiste en une série d'entrevues avec des théoriciens, puis des écrivains, sur la question mouvante de l'identité, suivie par un dialogue entre les deux intervieweurs. Singulier de par l'identité — justement — de ces mêmes intervieweurs, deux jeunes intellectuels dont on peut aisément prétendre qu'ils appartiennent à une génération nouvelle au Québec puisque l'un, Marcos Ancelovici, est né au Chili, a vécu en Espagne, en France et finalement au Québec, et étudie actuellement la sociologie à Boston, et l'autre, Francis Dupuis-Déri, est montréalais et romancier et étudie la philosophie politique en Colombie-Britannique. Une génération probablement plus ouverte et sensible à la diversité, moins craintive devant le périple semé d'embûches qui mène à l'archipel de l'identité moderne.

Identité et nationalisme

On le sent sans toujours bien comprendre, la notion d'identité est devenue un noeud paradoxal. Avatar de la promotion des nationalismes depuis au moins deux siècles, elle a aujourd'hui, pour ainsi dire, élargi le spectre de son indétermination. Au vu des atrocités commises au nom de «questions nationales» en ce siècle interminable comme en Bosnie ou au Rwanda, qui peut encore soutenir que le nationalisme trouve son principe d'identité dans l'ethnicité? Dans la plupart des pays occidentaux, la notion d'identité nationale s'est plutôt affranchie de ses connotations raciales, tribales, pour occuper l'espace de la citoyenneté politique. C'est un affranchissement douloureux: en font foi les ratés occasionnels du nationalisme québécois qui, certains soirs d'amère défaite, rapetisse le Québec à une appartenance de souche. Mais la question n'est pas close avec le passage de la nation ethnique à la nation civique et il serait naïf de croire que les chartes et les législations des États modernes balisent la totalité de la réalité identitaire. L'affaire se complique quelque peu quand, comme dans *L'Archipel identitaire*, la définition de l'identité emprunte le chemin de la culture, soit le chemin de l'appartenance à une communauté. L'identité

n'est plus alors simplement une affaire de frontières géographiques et d'état civil mais «une construction symbolique qui trouve en partie ses racines dans la façon dont nous est conté ce que nous n'avons pas vécu directement» (les auteurs en introduction). La culture est ce qui, indirectement, nous situe symboliquement par rapport aux autres, à ceux qui nous entourent et nous habitent, mais également ce qui nous éloigne de notre propre vécu, ce qui nous arrache à nos contingences primitives (l'hérédité, la famille, les liens du sang et de la tribu). Claude Bertrand et Michel Morin l'avaient dit en 1979 dans *Territoire imaginaire* de la culture et Jean Larose plus récemment dans *L'Amour du pauvre*: la culture est un renoncement, un arrachement.

Il n'est bien sûr impossible, dans une chronique, et à cause de la nature même de l'ouvrage, de rendre justice aux propos de chacune des personnalités interviewées par MM. Ancelovici et Dupuis-Déri. Qu'il me suffise de faire ressortir quelques idées maîtresses.

L'ouvrage est divisé en deux parties, la première plus théorique consacrée aux «cartographies de l'identité» que sont Alain Finkielkraut, Jean Larose, les politologues Charles Taylor et Philippe Resnick, l'historien Georges E. Sioui et la sociologue Liah Greenfeld; la seconde consacrée aux «voyageurs de l'identité» que sont les écrivains Lise Bissonnette, David Homel, Neil Bissoondath, Amin Maalouf et Marek Halter. Tous sont canadiens sauf Mme Greenfeld qui est américaine d'adoption et MM. Maalouf et Halter qui sont français d'adoption. Ce sont des choix qui, bien sûr, en valent d'autres, mais les personnalités choisies n'ont pas toutes la même notoriété pour le lecteur québécois.

Les thèmes des entretiens

Cinq thèmes orientent les entretiens: la fédération multinationale, le nationalisme, la langue, l'art et la religion. Cinq thèmes traités inégalement et reliés par le fil conducteur de la culture. En fait, la première partie insiste, en particulier chez Taylor et Finkielkraut, sur les dangers de l'atomisation produite dans nos sociétés par les pressions et revendications des communautés dont les membres se définissent par un trait spécifique (la couleur de la peau, l'orientation sexuelle, etc.). Pour Taylor, une société vraiment libre est une société dans laquelle les identités complexes peuvent s'épanouir. Cela veut dire que l'identité politique n'essaie pas de réprimer la différence (les minorités

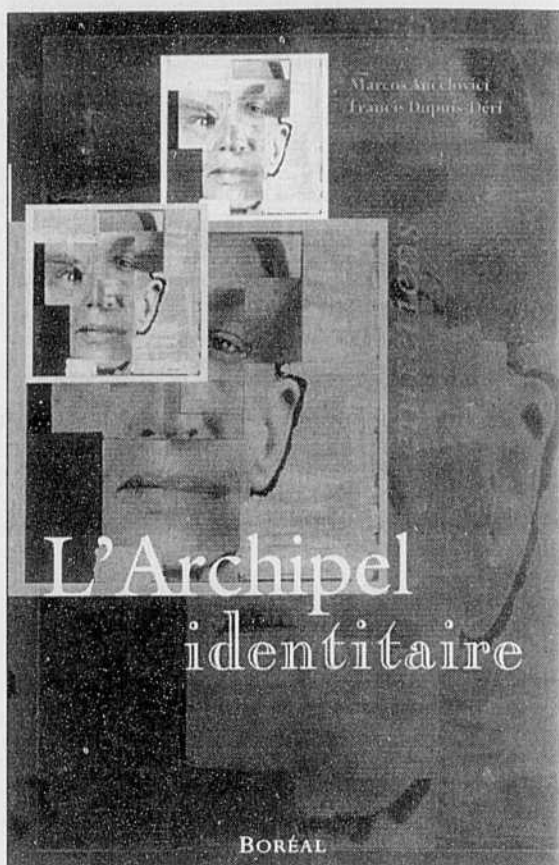
ont des droits), mais d'autre part que les communautés culturelles n'essaient pas de monopoliser la vie de leurs membres (les minorités ont aussi et d'abord des responsabilités civiques). Taylor reprend ici le concept de patriotisme constitutionnel défendu par Jürgen Habermas qui prône la construction d'un sentiment d'identité autour de certains principes fondamentaux comme la liberté, la diversité et le pluralisme.

Quant aux rapports de l'art à l'identité, ils sont surtout traités par Jean Larose, Lise Bissonnette et David Homel. On trouvera dans leurs commentaires, ici ou là, l'idée, dont je parlais tantôt, voulant que l'art est un arrachement au vécu, à l'immédiat, et que cette distanciation fonde la nécessité de l'artiste. Les rapports de la langue à l'identité sont pour leur part assez peu abordés. On comprendra que pour toutes les personnes interviewées, la langue est une donnée essentielle de l'identité tant culturelle que politique. Peut-être est-ce parce qu'elles sont toutes au moins bilingues (toutes les entrevues ont été menées en français), mais la question linguistique reste le plus souvent implicite. Ce qui n'est pas le cas de la question juive. Mme Greenfeld et MM. Maalouf et Halter sont de religion juive — tout comme les deux intervieweurs — et leurs interventions, comme celle de Homel à un moindre degré, portent sur l'identité juive, une identité qui défie les frontières et les groupes nation-

naux. On a d'ailleurs déjà comparé la situation des Canadiens français à la diaspora juive, une comparaison que refuse Lise Bissonnette.

Ajoutons que chaque entrevue est précédée d'une notice bio-bibliographique qui explique l'apport de l'interviewé à son domaine et le contexte de l'entrevue. Manifestement, MM. Ancelovici et Dupuis-Déri connaissent les travaux de leurs invités, et leurs questions, pertinentes, évitent les deux écueils qui guettent une entrevue: la provocation gratuite et la fausse transparence du genre «comment réagissez-vous à...?». Je n'ai pas aimé cependant que pour confronter quelqu'un, l'on se serve de propos tenus par quelqu'un d'autre dans une entrevue du même ouvrage, un procédé qui met en évidence la chronologie des entrevues et qui ne met pas tout le monde sur le même pied.

Malgré l'éclatement des parcours, *L'Archipel identitaire* montre à l'évidence que le défi de l'identité réside dans la conjonction difficile, douloureuse même, de la logique des droits et de l'instinct d'appartenance. Conjonction difficile parce que dangereuse. Dangereuse parce que la logique des droits mène facilement à la déshumanisation. Et parce que l'instinct d'appartenance mène facilement au repli facile, trop facile, sur le connu, le même, bref sur une identité qui irait de soi, qui serait juste à soi (le mot «identité» a la même racine latine que le mot «identique»: idem).



LA VIE LITTÉRAIRE

L'UNEQ écrit à Axworthy

LE DEVOIR

«En tant qu'organisme représentant l'ensemble des écrivains québécois et canadiens-français, l'Union des écrivains et écrivains québécois ne peut laisser passer sans réagir les récentes directives administratives émises par votre ministère, qui ont pour effet de juger la valeur des œuvres littéraires et artistiques selon des critères tout à fait inacceptables.» En termes directs, le président de l'UNEQ signifiait cette semaine au ministre canadien des Affaires étrangères que «mettre la littérature, l'art et la culture au service d'une cause politique, cela s'appelle de la propagande; et la propagande n'a jamais donné naissance à une littérature ni à une culture dont un pays puisse se glorifier». L'UNEQ demande le retrait des directives récentes déposées pour l'attribution d'une aide en vue d'une représentation internationale, où la promotion de l'unité canadienne était un critère premier. Sinon, conclut la lettre, «nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour contrer ces règles administratives».

Le printemps des revues

Les auditeurs d'un prochain Midiculture, celui du jeudi 20 mars à 12h15, sur la chaîne FM de Radio-Canada, participeront de fait à l'émission diffusée en direct de l'agora de l'UQAM où les 41 revues regroupées au sein de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) auront la vedette. L'émission inaugure le blitz médiatique de la deuxième édition du Printemps des revues qui veut faire valoir les multiples usages de ces revues: outils de recherche, tribunes, tremplins, vitrines, lieux de réflexion et de découverte. Pour connaître ces revues de littérature, arts visuels, cinéma, théâtre, histoire, patrimoine, philosophie et d'autres domaines, on peut appeler à la SODEP au (514) 523-7724.

Le prix littéraire Canada-Japon

Hiromi Goto, auteur de *Chorus of Mushrooms*, un roman publié à Calgary, et Gabrielle Bauer, pour *Tokyo, My Everest*, un essai édité chez Hounslow Press, se partagent cette année le prix littéraire Canada-Japon, d'une valeur de 10 000 \$. Ce prix est géré par le Conseil des Arts du Canada suit à une dotation faite par le gouvernement japonais en 1988. Il honore l'auteur d'un ouvrage sur le Japon ou l'auteur d'une traduction vers l'anglais ou le français d'un ouvrage rédigé en japonais. Depuis 1989, quand Bernard Bernier fut le premier récipiendaire pour son ouvrage *Capitalisme, société et culture au Japon*, publié

au Presses de l'Université de Montréal, aucun ouvrage en langue française n'a été primé.

Les lancements de la semaine

Les aficionados de la lecture se retrouveront cette semaine lors des lancements, lundi, de *Souvenirs de Monica* de Georges-Hébert Germain (Libre Expression) et de *Robert Bourassa*, tel que je l'ai connu de Luc Bertrand (Pierre Tisseyre) mardi, du recueil de nouvelles *Quittes ou doubles* de Lise Bissonnette, directrice du *Devoir*, (Boréal), mardi toujours, de *Parties intimes* de Dr Taguchi (Guérin), mercredi, de *Démographie africaines*, *Maladies parasitaires et tropicales*, *Économétrie appliquée*, *Droit de l'environnement*, *Droit de l'urbanisme*, cinq titres de la série *Savoir Plus* Universités (DPLU-UBSS).

Un anniversaire

C'est dans les locaux du département de sociologie de l'Université de Montréal que la revue *Possibles* célébra hier son vingtième anniversaire en rendant publique sa dernière parution intitulée *Travailler autrement — Vivre mieux? Possibles pour le XXI^e siècle*.

Francophonie

La Semaine internationale de la Francophonie se tiendra cette année du 16 au 22 mars. L'événement sera particulièrement souligné au Québec dans une succession d'expositions, spectacles, émissions de télévision, jeux et conférences regroupés sous le thème de la Francofête. Le *Devoir* souligne l'événement en faisant paraître un cahier spécial jeudi prochain, le 20 mars étant la Journée internationale de la francophonie.

Bourguignon en France

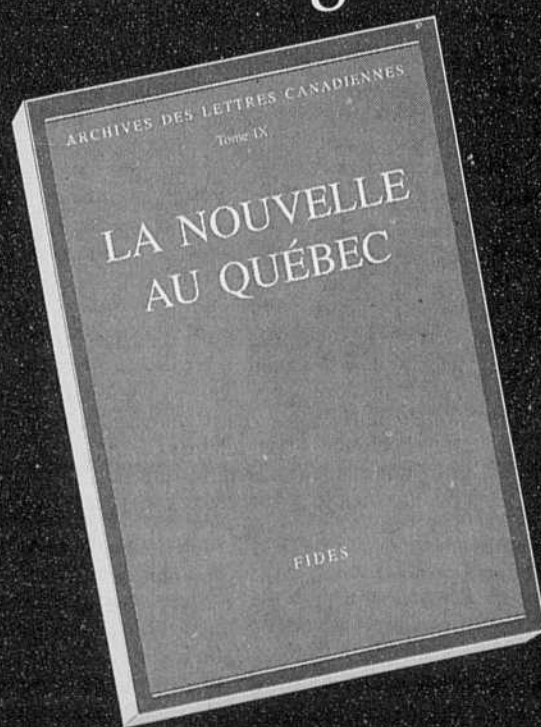
Le Principe du geyser, le plus récent roman de Stéphane Bourguignon, sera publié en France, dès ce printemps, aux Éditions Julliard. C'est ce qu'a fait savoir cette semaine la maison Québec/Amérique. Le premier roman du jeune Bourguignon, *L'Avaleur de sable*, avait aussi été publié en France, chez Robert Laffont. Québec/Amérique annonçait en même temps la parution prochaine en France de l'ouvrage *La Quête* du sens de Thierry C. Pauchant.

Raymond Lévesque, romancier

L'auteur de *Quand les hommes vivront d'amour* se consacre désormais exclusivement à l'écriture. Raymond Lévesque a lancé un nouveau roman, cette semaine, aux éditions Stanké. Le livre s'intitule *Paix sur la terre* aux hommes de bonne volonté.

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

François Gallays et
Robert Vigneault



Un aperçu de la production novellistique au Québec depuis les origines jusqu'à nos jours, accompagné d'études qui posent les jalons essentiels à la constitution d'une histoire de la nouvelle.

LA NOUVELLE
AU QUÉBEC

Archives des lettres canadiennes - 9

ACTIVITÉS

Samedi 22 mars

19h30 - Lancement animé par Isabelle Hodgson au Salon des lettres
20h00 à 21h00 - Séance de signature

Dimanche 23 mars

12h00 - Entrevue avec Gilda Routy au Salon des lettres
13h00 à 14h00 - Séance de signature

FIDES STANDS 122-125

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Hélène Pelletier-Baillargeon



«C'est une mine extraordinaire, une initiation formidable à une époque tumultueuse et à un homme flamboyant... Quelle fresque passionnante que celle qu'Hélène Pelletier-Baillargeon vient de livrer à notre admiration béate.»

Gilles Lesage, *Le Devoir*

OLIVAR ASSELIN
et son temps

816 pages 34,95\$

ACTIVITÉS

Samedi 22 mars

14h00 à 15h00 - Séance de signature
17h00 - Table ronde animée par Jean Fugère à la Place Yves Thériault sous le thème *Qui sont les biographes?*

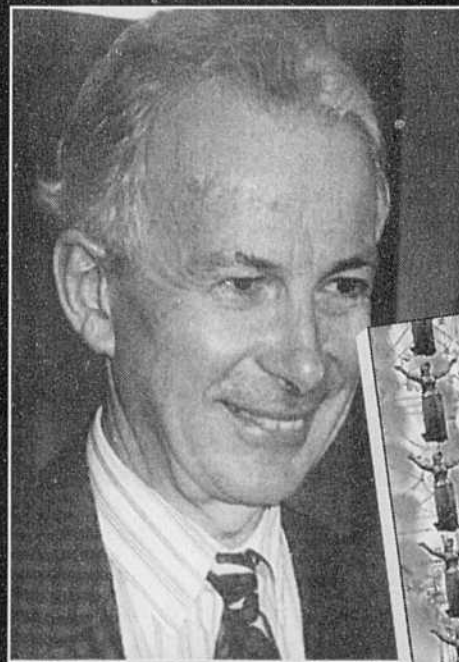
Dimanche 23 mars

12h00 - Entrevue avec Gilda Routy au Salon des lettres
14h00 à 15h30 - Séance de signature

FIDES STANDS 122-125

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Hubert Doucet



La naissance de la bioéthique dans les années 1960 a transformé la nature même de la médecine, en particulier la relation médecin-patient. Cet ouvrage permet de cerner la nature de l'entreprise bioéthique nord-américaine qui exerce un leadership dans le monde occidental.

«Une brillante synthèse de la genèse et du développement de la bioéthique en Amérique»

Stéphane Baillargeon, *Le Devoir*

AU PAYS DE LA BIOÉTHIQUE

224 pages 35,95\$

ACTIVITÉS

Vendredi 21 mars

19h00 - Entrevue avec Claude Lavoie au Salon des lettres
19h30 à 20h30 - Séance de signature

Samedi 22 mars

16h00 à 17h00 - Séance de signature

LABOR ET FIDES
DISTRIBUTION FIDES STANDS 122-125

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE QUÉBÉCOISE

Affaires de famille

GISÈLE DESROCHES

UN PAS DANS L'ÉTERNITÉ

Marie-Danielle Croteau
La courte échelle, coll. Roman +
Montréal, 1997, 160 pages

Sur l'île Mauve, Anna, l'héroïne d'Un vent de liberté et d'Un monde à la dérive, est amoureuse de Xavier, 34 ans, marié et père des enfants qu'elle garde à l'occasion. Le secret pèse lourd entre Anna, 16 ans, et son grand-père, les éloignant l'un de l'autre dans un malaise prolongé. Lorsque l'accident se produira, Anna se reprochera amèrement son attitude et se sentira lourdement responsable.

L'histoire se déroule tout entière dans une atmosphère de drame et de cendres. Deuil, mort, suicide, crise d'identité, solitude, Anna nage en plein pathos et ne trouve qu'à la toute fin l'étincelle nécessaire à la reprise de la vie. Le passage de l'ange apporte une bouffée de fraîcheur dans un scénario pourtant mené avec doigté. Seules les précisions apportées sur l'île sonnent faux et dissipent maladroitement le mystère présent dans les deux premiers épisodes.

PIEN

Michel Noël

Éditions Michel Quintin, coll. Grand de Nature, Québec, 1997, 198 pages

À l'époque de Duplessis, Pien, dix ans, grandit auprès des hommes des bois de la Haute-Gatineau et des Amérindiens Tête de boule. Bien plus intéressé à la chasse et à la vie des chantiers qu'à la grammaire et aux dictées, il voue une grande admiration à son père amérindien, homme de confiance de la Compagnie.

Dès les premières pages, l'écriture sobre et poétique nous emporte dans



l'intérêt (la maladresse du mage, la découverte de la tablette, l'expédition à Mari...). L'arrivée de l'oiseau de métal et des passagers du 30^e siècle est franchement cocasse et inattendue. Encore faut-il, pour se rendre jusque-là, passer outre l'écriture froide, érudite et truffée de mots savants. D'autant plus que l'existence d'un glossaire n'est pas signalée.

LES CHEVAUX DE NEPTUNE

Nicole M. Boisvert

Éd. Michel Quintin, coll. Grande Nature, Québec, 1997, 160 pages

Année, l'héroïne de La Dérive, s'embarque avec sa meilleure amie Isa, son ami Raphaël et le père de celui-ci, José, pour une traversée de l'Atlantique en voilier. Deux filles pour un gars; il fallait s'attendre à des tiraillements amoureux. L'inévitable tempête fera rage, mettant leur vie en danger et faisant une blessée. Prévisible et empiétée de sentiments contradictoires, l'intrigue ne décolle pas et laisse des questions sans réponse. En plus des clichés, on a droit à toutes les réconciliations à la fin: père-fille, père-fils, amoureux, amies. Wow!

L'APPEL DES LOUPS

Stanley Péan

La courte échelle, coll. Roman + Montréal 1997, 160 pages

En plus d'être fortement attirés l'un par l'autre, d'avoir une tache de naissance identique, d'être tous deux orphelins, Valérie et Django font, à quelques détails près, le même cauchemar récurrent. Mais leur idylle, noyée de brume et d'alcool, est assombrie par la présence de l'énigmatique Roger Lupin, en qui Django voit un rival déguisé. Le doute s'installe.

L'intrigue suscite la curiosité. Le malaise plane. On sent venir l'horreur. Mais voici que le récit bascule dans le fantastique délirant et dans l'in vraisemblable. Plusieurs accroc à la logique ainsi que des questions non résolues entachent sérieusement le plaisir.

LIVRES PRATIQUES

Apprendre à vivre

RENÉE ROWAN

VIEILLIR AU MASCULIN

Hubert de Ravin
Les Éditions de l'Homme, Montréal
1997, 176 pages

Cet ouvrage se présente comme le premier livre à traiter du vieillissement psychologique et social des hommes. Passionné par les réalités du vieillissement, l'auteur, qui avait déjà écrit Le Défi de vieillir, en arrive à la conclusion qu'avancer en âge, c'est savoir relever des défis. Ce qu'il dit aux hommes, c'est que la vieillesse devrait être la période des projets les plus variés, voire les plus fous, que nulle contrainte ne viendrait contrecarrer. Il leur dit aussi d'apprendre à rire, à pleurer, à exprimer leurs émotions, à partager, à douter, à avoir confiance en eux et à faire confiance à la vie. Pour arriver à cela, poursuit-il, il faut être tenace, savoir rejeter du revers de la main les préjugés relatifs au vieillissement, et surtout, ne plus douter de notre infinie capacité de convaincre et de transmettre. Puisant dans sa propre expérience et s'appuyant sur de nombreux témoignages d'hommes qui connaissent une retraite riche qui leur permet de continuer à progresser, il se dit convaincu qu'avancer en âge, c'est entreprendre une marche vers la plénitude. Un livre dynamique, qui s'adresse en priorité aux hommes qui ont envie d'apprendre à vivre, ce qui n'empêche pas que bien des femmes puissent aussi y trouver leur profit.

VOUS ÊTES DOUÉ

ET VOUS NE LE SAVEZ PAS

Barbara Sher, avec la collaboration de Barbara Smith
Traduction de l'américain par Agathe Fournier de Launay, Le Jour, éditeur, Montréal, 1997, 366 pages

Cet ouvrage de croissance personnelle s'adresse particulièrement aux touche-à-tout, aux dilettantes, aux impatientes, aux exaltés, aux conservateurs, aux désabusés, aux rebelles, à tous ceux qui refusent tous les jours

de naître ou qui n'ont jamais pris le temps d'aller au fond d'eux-mêmes pour y découvrir leurs rêves secrets. Le but du livre? Les aider à trouver la vie dans laquelle ils s'épanouiront le mieux, un projet ambitieux qui passe par une meilleure connaissance de soi. À travers des cas concrets et des exercices, ce guide nous amène à prendre conscience des dangers qui menacent nos rêves — la critique, les attentes de l'entourage, le chagrin de voir les autres malheureux, le manque de soutien et d'information —, et une fois ces barrières franchies, à vivre pleinement nos rêves.

VIES PRIVÉES

Caroline Eliacheff
Éditions Odile Jacob
Paris, 1997, 150 pages

À travers les cas de Marie, Igor, Eve, Clara ou Boris, victimes, chacun à leur manière, de la violence parentale et institutionnelle, l'auteur, psychanalyste et pédopsychiatre, considérée en France comme l'héritière de Françoise Dolto, élargit sa réflexion à la société en général et s'interroge sur la place qu'y occupe l'enfant. Interrogée récemment par Le Figaro, Mme Eliacheff résume ainsi son interrogation: «Comment, dans un pays où on dépense tant d'argent, où on a tout un discours sur la protection de l'enfant, en arrive-t-on à des situations violentes, promues par les personnes qui déclarent vouloir protéger les enfants?» Elle dénonce ce qu'elle appelle un abus de pouvoir. Des institutions s'efforcent, avec une vigilance accrue, de protéger les enfants, au besoin en les séparant de leurs parents. Mais dans quelles conditions, et jusqu'à quel point l'intervention de la société dans la vie privée est-elle légitime? Lorsque les enfants maltraités continuent d'aimer leurs parents en ayant reconnu que les actes commis étaient répréhensibles, les parents se sentent plus responsables, et moins coupables. Il y a, affirme la psychanalyste, beaucoup de travail à faire de ce côté, ce qui ne signifie nullement, dit-elle, que l'on doive approuver tout ce que font les parents, car ce serait être leur complice.

ISO POUR TOUS

Germain Decelles, P.-L. Mathieu, M^r I. Normand, P. Tremblay et D. Vallée
Les Éditions Logiques
Montréal, 1996, 235 pages

ISO, vous connaissez? Il s'agit d'un processus qui, dans un contexte de

mondialisation des marchés et de qualité totale, devrait permettre de faire partie des ligues majeures du commerce. Développé par une équipe de professionnels d'ici, ISO pour tous livre les principes d'application des normes de ce concept qui a pris naissance en Europe et qui, depuis une quinzaine d'années, a fait ses preuves. L'approche suivie est essentiellement managériale. «En effet, précise Germain Decelles dans l'avant-propos, comment faire comprendre les réalités complexes de la gestion de la qualité autrement qu'en proposant au lecteur de vivre l'expérience du gestionnaire face à ses décisions quotidiennes?»

LA MÉDITATION

Voie de la lumière intérieure

Laurence Freeman

Traduction de l'anglais par Marie-Luce Constant, Le Jour, éditeur
Montréal, 1997, 156 pages

Ce guide de méditation, écrit par un moine bénédictin, s'adresse à ceux qui en sont à leur première exploration de cette discipline comme à ceux qui la pratiquent régulièrement. «Il n'est pas essentiel de passer par Jésus, par Bouddha ou par tout autre intermédiaire pour méditer. Car la méditation peut exister sans qu'il soit nécessaire d'invoquer un nom», note dans la préface Yehudi Menuhin, le célèbre violoniste d'origine russe. L'auteur, qui enseigne la méditation depuis près de vingt ans, nous apprend, dans un langage simple, comment méditer; il traite aussi de questions fondamentales sur la véritable nature de la prière contemplative. Il nous met en garde contre l'impatience: si l'apprentissage de la méditation est d'une simplicité absolue, en revanche, il requiert du temps. Mais ce qu'en retire l'adepte de la méditation est infiniment précieux, affirme Laurence Freeman.

DES HOMMES QUI AIMENT

Susan Edwards

Traduction de l'anglais
par Anne Larocque, Bayard Éditions
Paris, 1996, 222 pages

Cet ouvrage nous propose un voyage au cœur de la sensibilité masculine, ce qui est plutôt rare. L'auteur, une psychologue, confie que, depuis vingt ans, c'est d'amour que les hommes lui ont parlé. Un amour qui arrive parfois difficilement à s'exprimer mais qui n'en est pas moins présent au fond de chaque homme qui croit en l'amour, dit-elle. S'appuyant sur son expérience de clinicienne, Mme Edwards nous livre le témoignage d'hommes qui ont le courage d'aimer, qui ont accepté d'entreprendre une démarche et qui, à force de volonté, ont changé.

Nouveautés



DOMINIQUE MILLETTE

La Delphinée
Roman

ROBERT FORTIN

je vais à la convocation
à ma naissance
Poésie

ROBERT DICKSON

grand ciel bleu par ici
PoésieFinalistes,
Prix Trillium

ROBERT MARINIER

L'Insomnie
Théâtre

HÉLÈNE BRODEUR

L'Ermitage
RomanSALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS
STAND 17 — CORDIALE BIENVENUE À TOUS

TANGENCE persiste et signe!



et ce n'est pas tout...

Surveillez les prochaines livraisons qui traiteront du Livre, de la vitesse, des écrivains ontariens, des figures atypiques du littéraire, des paroles migrantes, etc. À SUIVRE.

FINALISTE DU PRIX TRILLIUM 1996

ANNE CLAIRE

Le pied de Sappho

conte érotique

«Anne Claire a réussi à créer une atmosphère sensuelle... Un délice littéraire... de bons moments érotiques»

S. Bureau, Qual des livres, R.-C.

Les Éditions TROIS

Alconzo



avec la complicité de Pierre Salducci

Yves Navarre

l'écrivain engagé et l'homme



Yves Navarre s'exprime ici sur toutes sortes de sujets dont il ne parlait habituellement pas dans ses livres. Il expose, entre autres, sa conception de la littérature, notamment de la littérature homosexuelle, et s'attarde sur une multitude d'anecdotes drôles et attachantes qui le révèlent.

Yves Navarre, lauréat du Goncourt en 1980, est décédé en 1994. Dans ce livre inédit, il s'adresse à nous dans une langue alerte et vive, dominée par l'humour et l'émotion.

textes, entretiens, poèmes

Vente d'Océot



Pascale Roze

Au Salon du livre de l'Outaouais

Séances de signature

Vendredi, 21 mars • 17h à 18h

Samedi, 22 mars • 15h à 17h

Dimanche, 23 mars • 12h à 14h

ALBIN MICHEL



L I V R E S

ESSAIS POLITIQUES

Du pluralisme des autochtones aux rivages inconnus du droit

L'examen des alliances françaises démontre la sujétion des Français aux formes du droit autochtone

LE STATUT JURIDIQUE DES PEUPLES AUTOCHTONES AU QUÉBEC ET LE PLURALISME

Collectif sous la direction d'Andrée Lajoie
Les Éditions Yvon Blais
Cowansville, 1997, 303 pages

GILLES LESAGE
LE DEVOIR

Ce qu'il faut bien appeler le dossier autochtone est de plus en plus lourd et complexe. Il n'est pas facile de s'y retrouver pour un profane, si curieux et bienveillant essaie-t-il d'être. Il attend des lumières de ceux qui ont approfondi la question, un éclairage de la part d'experts qui en ont soupesé les tenants et aboutissants sous toutes les coutures.

Le volumineux rapport de la Commission royale d'enquête (Erasmus-Dussault), récemment rendu public, en ratissait tellement large, avec ses centaines de recommandations, que le gouvernement Chrétien a pris peur et l'a prestement expédié sur une immense tablette, où il prend déjà de la poussière.

Craignant peut-être ce sort mortel, Andrée Lajoie, professeure de droit à l'Université de Montréal, a décidé de publier une étude, réalisée au Centre de recherche en droit public, pour la Commission royale sur les peuples autochtones. Elle en fait même l'objet d'une nouvelle collection qui — sous le titre *Le Droit aussi...* — se propose de combler un vide de l'édition québécoise, d'alimenter une réflexion critique et des questionnements sur le droit comme enjeu, et non comme jeu.

Ce collectif sur la question des droits ancestraux et issus de traités sous le régime français et leurs conséquences est donc le premier titre de cette collection. (Il sera suivi des ouvrages suivants en cours d'année: *Un droit du travail?*, de Pierre Verge et Guylaine Vallée; *Pratiques interprétatives juridiques et herméneutique littéraire: variations sur un thème de Dworkin*, par Ioannis S. Papadopoulos; *La criminalisation du tabagisme: pourquoi tout ce tabac?*, de H. Dimont.)

Pluralisme juridique?

Mme Lajoie croit que l'on peut utiliser le concept du pluralisme juridique pour reconnaître l'existence d'une multiplicité d'ordres juridiques sur un même territoire à un moment détermi-

né, pour prendre acte du fait «que l'État occidental, tel que nous le connaissons au Canada et au Québec, n'a sociologiquement pas le monopole de la régulation juridique» (selon Alain Bissonnette, l'un des quatre coauteurs de l'ouvrage). Le pluralisme juridique est tributaire du pluralisme des valeurs, ajoute M^e Lajoie. Il commence quand un système juridique unifié attribue à un groupe un régime particulier fondé sur les valeurs de ce groupe, ou que celui-ci, dès lors autonome, se définit un régime particulier dans un nouvel ordre juridique, distinct du premier.

«Un véritable corpus de droit, international et interne, visant aussi bien l'organisation constitutionnelle et politique que le contrôle du sol, le partage des tâches ou l'adoption, préexistait chez les Iroquoiens à l'arrivée des Blancs sur le territoire [...] La préexistence d'ordres juridiques autochtones à l'arrivée des Français sur le territoire actuel du Québec, fondant le pluralisme d'origine qui caractérise au départ le droit d'ici, ne fait aucun doute», écrit M^e Lajoie dans la synthèse introductive.

Elle conclut avec assurance. L'examen des alliances françaises avec les Montagnais, les Algonquins et les Hurons, loin de permettre de conclure à des cessions de territoires ou de droits de leur part, démontre au contraire la sujétion des Français aux formes du droit autochtone en cette matière, où ils ont dû se contenter d'un rôle de partenaires parmi d'autres. «Les Français ont cohabité ici avec leurs alliés autochtones dans l'ambiguïté, sans acquiescer la propriété exclusive du territoire, ni assujettir d'autre population que, peut-être, certains individus envilagés.»

Evoquant hypothèses et pistes de réflexion, elle n'en conclut pas moins que bien des réponses sont encore imprécises ou carrément absentes. Pas plus que l'histoire, le droit ne sera jamais scientifique, confie-t-elle humblement, «exhortant les intéressés à investir plutôt dans un avenir décolonisé par la négociation de solutions désormais partagées».

C'est le professeur Jean-Maurice Brisson, de la faculté de droit de l'Université de Montréal, qui évoque les rivages inconnus du droit et estime qu'il est prématuré, compte tenu de l'état des recherches, de conclure catégoriquement quant aux droits territoriaux des autochtones. «La question de l'appropriation du territoire ne peut plus être envisagée comme elle l'a été jusqu'à maintenant. Faudra-t-il, pour en

savoir davantage, attendre l'émergence d'une histoire des peuples autochtones qui n'ait pas été écrite «en leur absence»? (selon la belle formule-titre de Fernand Dumont, *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*).

Droit respecté

Quant à Sylvio Normand, professeur de droit à l'Université Laval, il conclut ainsi son chapitre: «Au-delà de leurs prétentions officielles, les Français ont généralement respecté les droits des Amérindiens sur leurs terres. Les deux groupes agissent sur les territoires sur lesquels ils étaient établis, soit les colonies pour les Français et les terres ancestrales pour les Amérindiens, comme titulaires de la souveraineté [...] L'ancien droit français admettait, plus aisément que le droit actuel, l'existence d'une pluralité de droits sur la propriété foncière. Plusieurs usages auxquels s'adonnaient les Amérindiens sur des terres soumises au régime seigneurial pouvaient donc s'avérer compatibles avec des droits exercés simultanément par d'autres personnes, sans heurter pour autant les fondements du droit coutumier français.»

Quant à M^e Bissonnette, il est persuadé qu'au moment de la transition du Régime français à celui qui est imposé par les Britanniques sur l'ensemble du territoire nord-américain, «c'est clairement la notion d'alliance qui caractérisait les rapports établis entre les peuples autochtones et les Puissances européennes». Il presse les juges canadiens d'adopter une logique pluraliste du droit qui fasse place, simultanément et de façon égalitaire, à plus d'un ordre juridique: ceux des peuples autochtones et ceux des Puissances européennes. «ces ordres n'étant, les uns par rapport aux autres, ni entièrement indépendants, ni complètement subordonnés».

Un pain énorme sur la planche, ainsi que l'accueil frisque, pour ne pas dire glacial, qui a été fait au rapport Dussault-Erasmus, le fait ressortir avec une terrible éloquence. Pourtant, à moins de modifier la démarche, de faire place au nouvel ordre juridique issu de la Constitution de 1982 et des décisions des tribunaux, en arriverons-nous un jour à «penser le multiple» et à reconnaître le pluralisme du droit, des droits?

Tâche gigantesque. Rébarbatif, le droit interpelle, certes, et balise les pistes en friche. Mais les solutions ne peuvent être, finalement, que politiques.

BIOGRAPHIES

La vie et l'hagiographie

THÉRÈSE DE LISIEUX
UNE VIE D'AMOUR

Jean Chalon
Grandes Biographies Flammarion
Paris, 1996, 281 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Après s'être spécialisé dans la biographie de femmes célèbres en écrivant des livres sur Nathalie Barney, Marie-Antoinette, Liane de Pougy et George Sand, Jean Chalon récidive avec, cette fois-ci, une héroïne à laquelle on s'attendait peu. Thérèse de Lisieux, en effet, semble fort éloignée des reines, courtisanes ou autres rebelles que Jean Chalon semble affectionner et pour lesquelles il ne cache pas d'ailleurs une inclination qui fait parfois de ses livres des ouvrages où le sens critique ne montre pas l'ombre du bout de son nez. C'est Françoise Verny qui l'a convaincu d'écrire cette biographie de la sainte, et cela donne, ma foi, un livre bien éduquant.

Thérèse Martin est née en 1873 à Alençon. Elle a quatre sœurs et est issue d'une famille exemplaire que l'on cite en exemple pour sa dévotion. La mère meurt en 1877. Thérèse, qui entre à l'école très jeune car elle est précoce, est persécutée par les autres petites filles. Mais elle continue de récolter tous les prix et, comme exutoire, enterre les oiseaux morts.

Et ça continue comme cela, jusqu'à l'entrée de Thérèse au couvent et jusqu'à sa mort, à l'âge de 24 ans. Cette fille était parfaite depuis son plus jeune âge, trop parfaite pour vivre longtemps ici-bas, somme toute. Elle a été béatifiée en 1923 et canonisée en 1925. On apprend que la supérieure du couvent où Thérèse était religieuse ne prenait pas du tout au sérieux les velléités de l'église de reconnaître la sainteté de cette petite jeune fille humble et effacée qui semblait n'avoir laissé que peu de traces. Mais les miracles se sont accumulés et la pluie de roses qu'avait promise sainte Thérèse semble bien s'être concrétisée. Jean Chalon écrit la vie de la sainte avec un émerveillement qu'il ne cache pas. On se demande seulement, à l'occasion, s'il est possible d'être aussi parfaite...

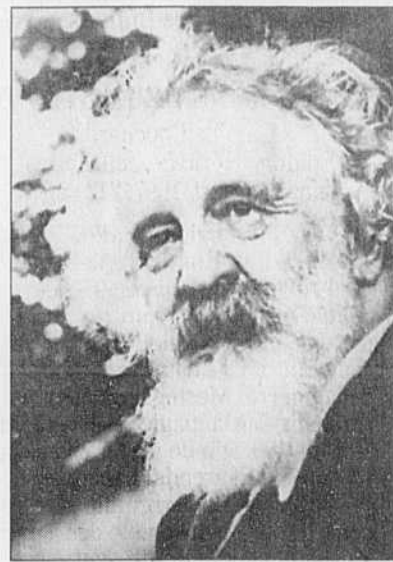
STEFAN ZWEIG
L'AMI BLESSÉ

Dominique Bona
Plon, Paris, 1996, 351 pages

Stefan Zweig, lui, souffrait. Pas de souffrances physiques ou maté-



Thérèse de Lisieux



Gaston Bachelard



Stefan Zweig

rielles, mais de l'intérieur: de l'impossibilité d'être un homme heureux. Pourtant il est parfaitement intégré à la Vienne des années 1900, celle où bouillonne une effervescence intellectuelle incroyable, la ville où se réunit dans les cafés une bande de jeunes et brillants littérateurs dont font partie Arthur Schnitzler et Hugo Von Hofmannsthal. Zweig est juif, son père est riche, il n'aura jamais besoin de travailler. Il a jout d'une éducation laïque et libérale et ne sait rien des traditions et de la culture de son peuple. C'est peut-être pour cela qu'il ressentira d'autant plus violemment l'écroulement de l'Europe telle qu'il la connaît et le destin qui attend son peuple au tournant. Cela le conduira au suicide, au Brésil en 1942, après qu'il eut constaté que la compagnie d'un chien était préférable à celle d'une humanité devenue odieuse.

Le portrait qu'en trace Dominique Bona est celui d'un humaniste cosmopolite et francophile, ami de Romain Rolland et de Freud, mais aussi d'un homme torturé, difficile, exigeant face aux autres et frisant parfois l'intolérance. On se dit, à la lecture, qu'on aurait bien aimé parler avec Stefan Zweig, détenteur d'une culture insensée, témoin et acteur dans un univers déclinant, lançant ses derniers feux, mais qu'il ne serait pas devenu nécessairement notre ami.

GASTON BACHELARD

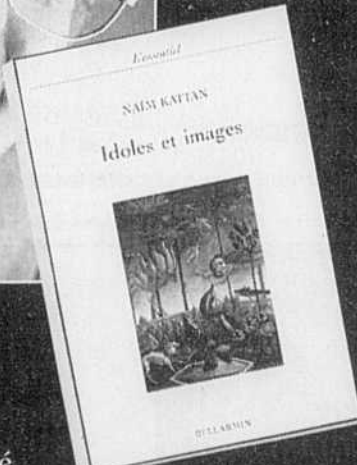
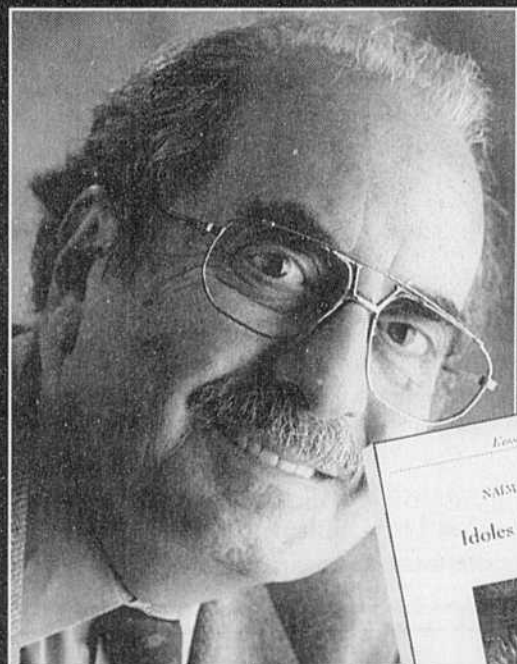
André Parinaud
Grandes Biographies Flammarion
Paris, 1996
526 pages

Je dois avouer, en terminant, que je me méfiais grandement de cette biographie de Gaston Bachelard qu'a pondue André Parinaud. J'avais lu du même monsieur Mes vérités, ses entretiens avec Colette, et n'avais pu m'empêcher de penser qu'il s'agissait là de conversations bien superficielles et qu'il y avait mieux à tirer de l'auteur de *La Chatte*.

Mes appréhensions se sont concrétisées: Parinaud ne fait pas une biographie de Bachelard, mais bien une hagiographie (ce qu'a fait Jean Chalon mais avec de bonnes raisons) et se repose lourdement sur les textes du maître afin de dissimuler le peu de substance derrière son propos. Je préfère retenir de Bachelard, outre ses rêveries sur l'eau, le feu, l'espace et la terre, ce mot merveilleux qu'il eut peu de temps avant sa mort et où il se demandait si le paradis ne serait pas rien autre qu'une immense bibliothèque.

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Naïm Kattan



Comment, dans la société actuelle, aussi bien dans le domaine privé que dans celui du milieu professionnel, la lutte contre l'idole est un combat contre l'immobilité et la mort?

IDOLES ET IMAGES

176 pages 15,95\$

ACTIVITÉ

Dimanche 23 mars

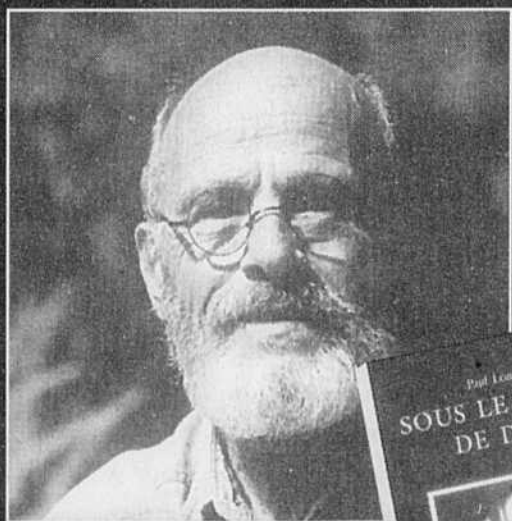
12h00 à 13h00 Séance de signature

BELLARMIN

DISTRIBUTION FIDES STANDS 122-125

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Paul Longpré



Être moine aujourd'hui! Pourquoi ce choix de vie radical? Qui sont ces moines? Des marginaux? Des extra-terrestres? Un journaliste rencontre des moines cisterciens de l'Abbaye de Rougemont qui parlent à cœur ouvert de leurs motivations et de la spiritualité qui les habite.

SOUS LE SOLEIL DE DIEU

Présentation de Dom André, abbé de Rougemont

256 pages 23,95\$

ACTIVITÉS

Vendredi 21 mars

15h00 Entrevue avec Laurent Laplante au Salon des lettres
15h30 à 17h00 Séance de signature

FIDES STANDS 122-125

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Gilberto Flores Patiño



«Flores Patiño excelle à créer rapidement une atmosphère... vous êtes parti, vous n'avez pas le choix: il vous plonge en pleine magie...»
Laurent Laplante, Indicatif présent

LES CONTES DE MON PÈRE

176 pages 17,95\$

ACTIVITÉS

Samedi 22 mars

11h00 à 12h00 Séance de signature
15h00 à 16h00 Séance de signature
20h00 Table ronde animée par Jean Fugère à la Place Yves Thériault sous le thème *Quelle est la place de la littérature de l'Amérique latine au Québec?*

FIDES STANDS 122-125

LIVRES

BIOGRAPHIES

Ils ont connu Morrison; oui, mais encore?

Un livre-souvenir qui révèle plutôt les limites de la mémoire humaine

MORRISON

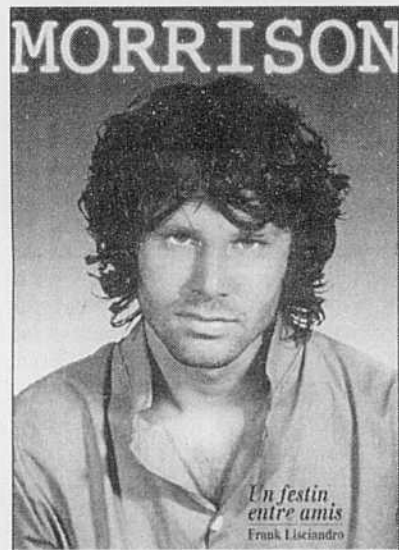
UN FESTIN ENTRE AMIS

Frank Lisciandro
Traduction de l'américain par François Tétreau
Triptyque/Le Castor Astral
Montréal/Bordeaux, 1996
176 pages

SYLVAIN CORMIER

Il est très rare, voire exceptionnel, que l'on traduise chez nous un livre américain ou britannique ayant trait au rock. Plus systématiquement que pour le doublage des films, le genre est la chasse gardée d'une poignée de journalistes parisiens, issus des revues françaises de rock et de chanson. Qu'une maison québécoise, Triptyque, et une française, Le Castor Astral, s'associent et confient au critique d'art, romancier, poète et traducteur François Tétreau l'adaptation de Morrison: A Feast Of Friends, l'un des nombreux livres de table perpétuant et grossissant la légende du néanmoins trépassé chanteur des Doors, est en cela un petit événement, qu'il convient de souligner.

D'autant que la tâche dont Tétreau s'est très honnêtement acquittée, en l'occurrence, n'était pas machée. Plutôt piégée, tiens. A Feast Of Friends, paru en 1991, se voulait un portrait intime de Jimbo le chouette copain: Frank Lisciandro, lui-même présent lors d'au moins vingt-sept des 400 coups de notre héros, las de lire des histoires colportées, a rassemblé les témoignages d'une quinzaine de «véritables amis». D'où un ton parlé qui se prête forcément mal à la traduction, à moins d'avoir recours à des équivalents argotiques, irritant notoire des adaptations françaises. Tétreau a privilégié un ton neutre, confinant parfois à la monotonie, mais lisible à travers la franco-phonie.



Un parti pris de proximité

L'intérêt de Morrison — Un festin entre amis, au-delà de l'iconographie passablement copieuse et recherchée, demeure limité, peu importe la langue. Le parti pris de proximité, qui promet nous faire connaître le «vrai» Jim, révèle plutôt les limites de la mémoire humaine. De quoi diable se souvient le meilleur copain de beuverie, sinon de la gueule de bois du lendemain? «Jim était engagé dans un processus d'autodestruction», déclare l'un d'entre eux, Babe Hill, comme s'il nous affranchissait. Michael McLure, poète beat, verse allègrement dans l'évidence: «Dans le domaine lyrique, Jim avait un don». Allons donc! «Il voulait tout pousser jusqu'au bout», nous instruit pareillement January Jansen, comparse d'aventure du roi lézard. Et ainsi de suite, à la manière du récent documentaire de Pierre Brochu, Les Enfants d'un siècle fou, insatisfaisant ramassis de commentaires flous sur une époque embrumée, racontée sur l'air connu du tout-était-possible et du tout-éclatait-dans-ce-temps-là. L'histoire orale, convenons-en, n'est un procédé valable que lorsque les témoins sont suffisamment nombreux pour permettre au lecteur (ou au téléspectateur) d'effectuer des recoupements et tirer ses propres conclusions (le livre Woodstock: An Oral History était un bel exemple).

En vérité, ce frugal Festin contient tout de même, émaillées parmi les considérations superflues à propos du caractère de Morrison, un bon nombre d'anecdotes véritablement inédites, dont la valeur varie selon la précision des détails ressuscités. Les témoins les plus probants sont les plus inattendus, et certainement les moins familiers: ainsi, Ginny Ganahl et Cheri Siddons, employées au bureau des Doors à Los Angeles, ou Leon Barnard, publiciste du groupe, en disent plus long sur le quotidien du chanteur, jusqu'à l'inventaire du pupitre d'écolier qu'il occupait au bureau, qu'un January Jansen, témoin oculaire d'une des fameuses séances de trompe-la-mort au bord des corniches, qui n'offre rien que le film d'Oliver Stone ne montrait. En coulures.

A tout prendre, il aurait été préférable — et nettement plus facile — de traduire The Doors — The Illustrated History (1983), où l'on se contentait de reproduire une belle quantité d'entrevues, critiques, comptes rendus et reportages parus entre 1967 et 1971. Pour s'y retrouver dans le terrain vague du souvenir, le document d'époque est la plus précieuse des balises.

La vie superficielle

Une actrice se décrit comme une pauvre petite chose

VERS OÙ JE DOIS ALLER...

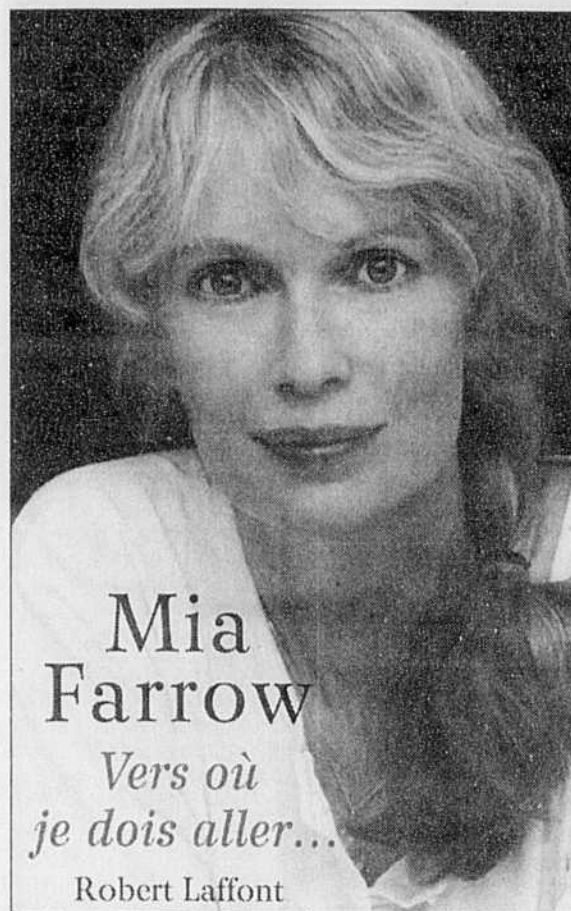
Mia Farrow
Traduction de l'américain par Catherine Cullen, Anna Gibson et Anne Michel, Ed. Robert Laffont
Paris, 1997, 345 pages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La vie, plus que l'écran encore, lui a apporté de beaux rôles à cette Mia Farrow. Encore eût-il fallu qu'elle sût les jouer ou — ce qui pour la postérité revient au même — qu'elle sût les raconter. Car lorsque l'on a été élevée dans le clinquant d'Hollywood auprès d'un père réalisateur (John Farrow) et d'une mère actrice célèbre, Maureen O'Sullivan (la Jane de Tarzan), quand on fut l'intime de Salvador Dali, la compagne de Frank Sinatra et de Woody Allen, quand on a médité avec les Beatles en Inde, quand on a tourné avec Polanski, Allen, Jan Troell, quand on a fréquenté toute l'avant-garde des sept arts, on peut, on devrait du moins avoir développé une réflexion tant soit peu profonde sur le métier, sur la vie, sur l'artifice, sur la création.

Or, à lire l'autobiographie de Mia Farrow, le lecteur a l'impression de survoler à vol d'oiseau les mythes d'une époque, sans les digérer, sans y gagner rien. Comme une figurante qui aurait croisé tous les tourbillons de la seconde moitié du siècle en somnambule, Mia Farrow demeure cantonnée dans le rôle presque passif de celle qui passait par là sans trop l'avoir choisi, d'une pauvre petite chose ballottée par la houle.

Pourquoi cette autobiographie, d'ailleurs fort mal écrite? A voir l'importance et la place accordée à ses démêlés avec Woody Allen, pour se venger du monstre. Un point c'est tout. Remarquez: Mia nous convainc



Mia Farrow
Vers où je dois aller...
Robert Laffont

de l'infamie de Woody, mauvais père, pètri de pulsions pédophiles et incestueuses. Mia a adopté ou engendré une dizaine d'enfants, d'origines diverses, dont certains furent reconnus par Woody (d'ailleurs, l'un d'eux est son propre fils). Non seulement couchait-il avec une des aînées, Soon-Yi (dont il fit sa nouvelle compagne), mais la toute petite Dylan subissait ses attouchements et sa fixation passionnelle. Rien de très glorieux, donc, et l'Amérique puritaine ne pardonne-

ra pas de sitôt ses écarts au cinéaste de Manhattan.

Un pur règlement de comptes

Ca, on le savait. Mais le témoignage de l'épouse trahie sonne comme un pur règlement de comptes. Biographie prétexte et frustrante à ce titre, les mémoires de Mia sont d'une telle superficialité que l'on se demande ce que Salvador Dali a bien pu lui trouver pour l'honorer ainsi de son amitié,

(elle n'observe pas vraiment le peintre phénomène, n'émet aucune réflexion percutante à faire à son sujet). Même chose pour sa vie avec Frank Sinatra, dont il y aurait eu du jus à tirer mais de laquelle Mia ne retient que son rôle d'épouse qui attend le mari célèbre pendant qu'il fait la bringue à Las Vegas. De ses rapports profonds avec lui, on ne saura rien, pas plus que sur la nature des liens qui l'unissaient à son second mari, le chef d'orchestre André Previn. Idem pour Allen, dont «le personnage ne ressemble en rien au véritable Woody Allen», précise-t-elle. Tyrann, mauvais fils et mauvais père, incapable de prendre une décision sans avoir consulté ses psychanalystes, soucieux jusqu'à la maniaquerie de son apparence vestimentaire. Mais encore?

Qu'est-ce qu'elle lui trouvait? Pourquoi a-t-elle continué à le fréquenter même après l'aveu de ses relations avec Soon-Yi? Mystère.

Aucune réflexion sur sa carrière d'actrice, aucune précision sur sa quête de spiritualité qui l'a conduite en Inde auprès du gourou Maharishi Mahesh Yogi. Que cherchait-elle? Elle (ou son négro) semble incapable de l'expliquer.

On en saura davantage sur son enfance: le père coureur, la mère évanescence, la polio qui, à neuf ans, l'a clouée tant de mois au lit, le frère adoré, trop tôt disparu. Le reste relèvera de la série d'anecdotes qui auraient pu être passionnantes tant les célébrités, les grands artistes se sont bousculés à ses côtés, mais qui, faute d'être creusées, lassent et ennui. Reste une Mia Farrow qui s'épanouit dans la maternité et qui vit désormais pour mieux mordre Woody, qui car-bure à la vengeance. On comprend sa rancœur, au demeurant, mais vaut-elle tout un livre?

Beethoven est un autre

Deux livres complémentaires et importants en cette année du bicentenaire de la naissance de Franz Schubert

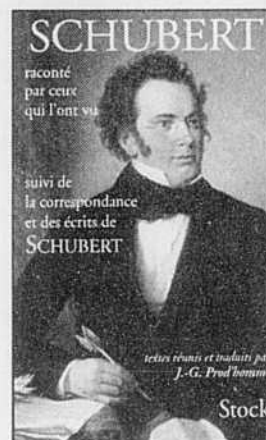
FRANZ SCHUBERT

Le Naïf et la Mort
Rémy Stricker
Gallimard, 355 pages, Paris, 1997

SCHUBERT RACONTÉ
PAR CEUX QUI L'ONT VU

Suivi de la correspondance et des écrits de Schubert
Textes réunis et traduits par J.-G. Prod'homme
Stock, Paris, 1928/1997, 296 pages

FRANÇOIS TOUSIGNANT



Plusieurs titres nous seront proposés en cette année du bicentenaire de la naissance de Franz Schubert. Il existe déjà bon nombre d'ouvrages en d'autres langues et la musicologie française tente de rattraper son retard. Voici donc deux livres complémentaires et importants.

L'ouvrage de Rémy Stricker, Le Naïf et la Mort, indispose d'abord par son mauvais jeu de mots. L'auteur se rattache à un courant actuel et de plus en plus important, voire passionnant de la musicologie: la psycho-musicologie. On tente d'y cerner mieux les rapports entre le créateur, ses œuvres, son entourage, et ainsi mieux cerner l'essence tant de l'être que de la musique qu'il a laissée. Pas question de tomber dans le roman à

clichés ou dans le vernis artificiel à la Walt Disney; il s'agit plutôt d'une étude approfondie des choses en se servant des outils de la psychologie.

Deux aspects sont spécialement à retenir de ce livre. Tout d'abord, le long et passionnant discours sur les années parenthèses de Schubert, celles s'échelonnant entre 1818 et 1822. Stricker étudie autant musicalement que psychologiquement les problèmes rencontrés par Schubert en tant que compositeur, qui se reflètent par un nombre impressionnant d'œuvres inachevées (dont l'immense VIII^e symphonie en si mineur).

Sonates, lieder, quatuors à cordes... tout y passe. Plus que la traditionnelle et assez facile explication habituelle qui veut que c'est la contagion par la syphilis qui bloque l'esprit créateur,

Stricker insiste de façon convaincante pour montrer que le choc vient davantage de la prise de conscience que la musique peut être autre que celle de Beethoven ou de Rossini et que si Mozart est un modèle, le jeune Franz sent quand même une autre voie l'appeler pour dépasser les cadres établis.

Schubert et l'opéra

L'autre moment fort du livre, c'est l'étude des rapports que Schubert (et une tradition que l'auteur arrive à nous faire regretter) entretient avec l'opéra. Ici, il conteste la vision éculée de la pauvreté des livrets, montrant comment ils sont tout à fait dans l'esthétique d'époque et pas moins vraisemblables que ceux de grands succès du répertoire. Il s'attarde plutôt aux modes de l'époque — qui préfèrent Rossini et l'opéra italien à l'opéra allemand, genre défendu par Schubert qui détestait cordialement les italiens — et aux traits de caractères de Schubert, têtus et butés comme pas un.



Rémy Stricker
Schubert
Le naïf et la mort
Gallimard

On assiste alors à une véritable réhabilitation de Alfonso et Estrella ou de Fierabras, qui donne le goût de se remettre à écouter attentivement ces opéras sans s'embarrasser des préjugés teintés du regard du goût de l'époque et de tenter de redécouvrir ces œuvres pour ce qu'elles sont.

Stricker d'ailleurs ne se gêne pas non plus pour dénoncer un certain culte du génie qui voudrait que la moindre note laissée sur le papier par Schubert soit d'inspiration divine. Au contraire, il trouve qu'on a surchargé le catalogue et qu'une bonne part de ce qui a été laissé en friche doit rester oubliée, tout comme Schubert l'avait fait.

Parallèlement, il cite de nombreuses lettres. Vous serez heureux de les retrouver, complètes et en compagnie de nombreuses autres dans la réédition de la traduction française faite par Jacques Gabriel Prod'homme, datant de 1928. L'introduction de Xavier Hascher est courte mais stimulante. Le ton des lettres va vous aider à vous faire une idée de la façon dont Schubert était perçu par son entourage, ses comportements, ses traits de caractère.

En prime, un échantillon de la correspondance de Schubert avec divers amis ou quelques organismes fait deviner comment l'être pouvait se comporter dans l'intimité et au quotidien. On peut alors se faire une interprétation de l'un et l'autre livres qui met l'image plus nettement au foyer, sans en lever toute l'ombre.

LES HERBES ROUGES AU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS STAND 244

RENCONTRE AVEC LES AUTEURS



ALAIN BERNARD MARCHAND
Tintin au pays de la ferveur
Finaliste du prix Trillium 1996
Le Dernier Voyage

Le samedi 22 mars de 15 h à 17 h



DOMINIQUE ROBERT
Sourires

Le samedi 22 mars de 15 h à 17 h



PIERRE SAMSON
Le Messie de Belém

Le samedi 22 mars de 17 h à 18 h

LES HERBES ROUGES

ANNIE ERNAUX

LA HONTE

«Je ne suis pas sortie de ma nuit»

«J'la haïs!»

Suzanne Lévesque,
Sous la couverture

«Quand on a découvert cet auteur bouleversant de vérité, on ne le quitte plus».

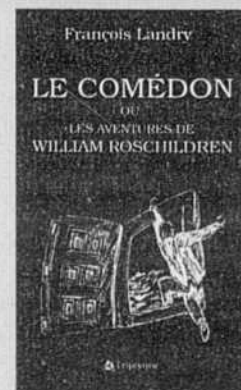
André Clavel, L'Express



GALLIMARD

TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666



François Landry
LE COMÉDON
ou
Les aventures de William Rosechildren
Roman, 411 p., 20 \$

«Un formidable suspense... une bonne dose d'humour, un grand pouvoir d'évocation.»
Louise Villemaire

«Un roman policier parfaitement bien ficelé (qui présente l'un des duos de personnages les plus réussis de la littérature québécoise... Un vaste édifice percé de couloirs et de chambres secrètes.»
Marcel Olskamp, Spirales



LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Redécouvrir Alphonse Daudet

ROMANS, CONTES, RÉCITS

Alphonse Daudet
Présentation d'Anne-Simone Dufief,
Omnibus, Paris, 1997, 1111 pages

Être un auteur dont on multiplie l'édition des œuvres à l'intention de la jeunesse ne présente pas que des avantages. Les gains pécuniaires d'une telle situation sont indiscutables. La réputation de l'auteur toutefois risque d'en souffrir.



Gilles Archambault

Mallarmé disait de sa prose qu'elle était «la plus proche qui fût du frisson»

Tout le monde croit avoir lu Alphonse Daudet. Ce qui est en partie vrai. On a consulté des morceaux d'anthologie, on a parcouru avidement une édition édulcorée à des fins didactiques du *Petit Chose* ou des *Lettres de mon moulin*. Et on s'est tenu quitte d'une relecture. De celles que l'on fait à l'âge adulte.

Les Éditions Omnibus nous offrent, outre les deux livres précités, *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*, *Port-Tarascon*, *Numa Roumestan*, *Sapho*, *Le Trésor d'Arlatan* et *La Douleur*. Des extraits de *L'Histoire de mes livres* viennent éclairer le lecteur sur les circonstances qui ont accompagné l'écriture de certains de ces ouvrages.

Des écrits autobiographiques

Je me suis attaché, pour les fins de cette chronique, à deux titres: *Le Petit Chose* et *La Douleur*. Alors que le premier roman est de nature autobiographique, *La Douleur* est constitué de notes que Daudet écrivait, selon ses termes, sous la dictée de la douleur. Quand il publie *Le Petit Chose*, l'auteur a 28 ans. Il participe à ce qu'il est convenu d'appeler la vie de bohème. Il écrit des vers, parvient difficilement

à faire accepter quelques courtes pièces. À cause d'une syphilis aggravée de tuberculose, il doit se reposer dans son Midi natal. C'est là qu'il aura l'idée des *Lettres de mon moulin* et de la trilogie tarasconnaise.

Le Petit Chose raconte les débuts dans la vie d'un enfant du Sud. Le père est fabricant de foulards. Les affaires se mettent à péricliter, on doit se résoudre à monter à Lyon. Après le soleil, une ville que l'on déteste avec conviction. Le père doit se rendre à l'évidence: la famille sera démembrée. Le père deviendra représentant de commerce, la mère se réfugiée chez son frère. Les enfants, Daniel et Jacques, seront mis en pension et connaîtront l'humiliation de la pauvreté.

Daniel Eyssette est le petit Chose. Pourquoi cette appellation? L'instituteur qui l'a pris en grippe ne le nomme jamais autrement. Dès la première page du roman, il avoue: «C'est une vérité, je fus la mauvaise étoile de mes parents». Sa naissance marque pour eux le début d'une longue série de déconvenues. Le père Eyssette ne dévoile pas aisément son attachement paternel, sa femme ne vit que pour ses enfants.

Daniel sera surveillant à 16 ans dans une maison d'enseignement d'un coin reculé des Cévennes. Il y sera humilié par le fils d'un hobereau local, floué par les uns, berné par les autres. Il se consolera de ses malheurs par l'écriture de poèmes.

Il quitte le pays cévenol pour rejoindre Jacques à Paris. Ce dernier l'entretient, croyant naïvement à ses talents de poète. Secrétaire à la solde d'un vieillard qui écrit ses mémoires, il assume même les frais de publication d'un recueil qui n'aura aucun succès.

Jacques aime une jeune femme que Daniel lui enlèvera pour se tour-



ner aussitôt vers une aventure, vaguement comédienne. Jacques accompagne son mentor en voyage, Daniel en profite pour suivre sa petite amie, devenant à son tour comédien. Jacques mourra, Daniel renoncera à ses espoirs littéraires pour se ranger. Plutôt que d'être écrivain, il sera bouctiquier.

Un lyrisme un peu forcé

Il faut une forte dose de bonne volonté pour gober les dernières pages du roman. Le lyrisme un peu forcé en est la caractéristique première. On parvient assez facilement toutefois à passer outre grâce au style attachant de l'auteur, à l'aspect touchant et drôle qu'il sait créer dès les premières pages du récit. Daniel nous paraît un personnage bien fait. Normal puisqu'il est *Le Petit Chose*, celui que l'on plaint et qu'on doit aimer. Jacques est trop bon pour être vrai, mais nous supportons cette exagération.

Daudet avouait: «Aucun de mes

livres n'a été écrit dans des conditions aussi capricieuses, aussi désordonnées que celui-ci. Ni plan ni notes, une improvisation forcée sur de longues feuilles de papier d'emballage...» Le lecteur ressent cette fièvre dans l'écriture et se laisse entraîner dans une histoire généreuse, fourmillante de rebondissements et qui témoigne des facultés d'observateur de l'auteur.

La Douleur n'a pas été publié du vivant de Daudet. Il y avait eu le projet d'écrire un roman inspiré des douleurs physiques qui le paralysaient et qu'il aurait intitulé *Ma Douleur*. Sans aucun doute causé par les séquelles de la syphilis de la vingtaine, cet état deviendra rapidement horrible. Les consultations, les cures auprès du grand Charcot ne nuiront que fort peu au progrès de la maladie. Les pertes de mémoire, les évanouissements, l'ataxie, Daudet n'échappera à aucun de ces maux.

Les notes qui forment *La Douleur* sont brèves. On songe parfois au *Journal* de Jules Renard. Avec en prime, un désespoir essentiel. «Qu'est-ce que vous faites en ce moment? — Je souffre.»

Il est instructif de lire d'affilée *Le Petit Chose*, ce roman initiatique, et ces notes d'une totale désespérance. À la lecture, on se surprend de la réputation d'écrivain pour la jeunesse qui est attachée à Daudet. Même le lyrisme outre du *Petit Chose* ne doit pas nous faire oublier que notre auteur était un écrivain populaire dont la manière n'est pas sans rappeler Dickens. Il s'intéressait aux petites gens et savait les animer dans des récits truculents parfois, réalistes souvent, mais toujours vivants. On a raison de nous rappeler en quatrième de couverture que pour Mallarmé sa prose était «la plus proche qui fût du frisson».

LE FRONT NATIONAL

EN FACE

Michel Soudais
Éditions Flammarion, Paris, 1996,
296 pages

Le Front national a le vent dans les voiles. Il y a quelques semaines, il a remporté les élections dans une quatrième grande ville de France, Vitrolles, provoquant une vive onde de choc parmi la classe politique. Simple mouvement, ignoré de tous en 1984, on dit aujourd'hui que le FN va arbitrer la lutte électorale dans 200 circonscriptions lors des élections législatives de 1998. Le FN est devenu une force permanente de la vie politique française. Le journaliste Michel Soudais nous présente ce mouvement, ses idées, ses leaders, son électorat et préconise son entrée au Parlement pour que le public découvre son vrai visage.

L'ANNÉE STRATÉGIQUE

1997

Sous la direction de Pascal Boniface
Éditions IRIS-Arléa, Paris, 1997
303 pages

Ouvrage de référence, *L'Année stratégique* accueille, comme chaque année depuis 1987, les contributions des meilleurs spécialistes. Ils présentent une analyse complète de la situation mondiale, éclairent tous les grands enjeux du moment et mettent en évidence, région par région, les évolutions géostratégiques présentes et à venir. Dans cette édition, deux auteurs québécois signent des papiers fort intéressants. Jacques Lévesque, professeur à l'UQAM, brosse un tableau de la situation intérieure et de la politique étrangère de la Russie alors que Stéphane Roussel, assistant de recherche à l'université de Montréal, évoque les problèmes de l'armée et de la diplomatie canadiennes.

LES AVEUX DES ARCHIVES

Prague-Paris-Prague, 1948-1968
Karel Bartosek, Éditions Du Seuil,
Paris, 1996 459 pages

L'ouvrage du Tchèque Karel Bartosek a provoqué un joli scandale en France lors de sa parution l'automne dernier. C'est que l'auteur n'y va pas avec le dos de la cuillère avec les icônes du martyrologue communiste. Un exemple. *L'Aveu* d'Arthur London, qui a tant troublé les sympathisants communistes et fait pleurer leurs ennemis, «est en fait une grande manipulation» puisque l'auteur a rédigé un autre rapport qui donne une version bien différente des événements qui ont abouti à son arrestation et à sa condamnation. Mais les archives disent-elles tout sur un homme, sur une époque, sur une relation? Pas nécessairement. Pour certains, Bartosek a abusé de son accès privilégié aux archives tchèques. Pour d'autres, il a fait son travail, rien de plus. Quelqu'un lui donnera-t-il la réplique?

GÉOPOLITIQUE

DE L'ARABIE SAOUDITE

Olivier Da Lage
Géopolitique de la Jordanie
Alain Renon, Éditions Complexe,
Bruxelles, 1996, 143 pages

Les collections de livres consacrés à des sujets précis ne sont pas toujours d'heureuses entreprises. Mais il y a des exceptions comme celle que viennent de lancer les Éditions Complexe avec *Géopolitique des États du monde*. Quatre titres viennent de paraître dernièrement, dont deux sont consacrés à des pays du Proche-Orient, la Jordanie et l'Arabie Saoudite. Les petits livres sont bien faits, faciles à consulter et bourrés d'informations et de cartes. Un «must» pour les étudiants.

Jocelyn Coulon

DENIS VANIER
La Castration d'Elvis

Je vous parle de loin dans la sensibilité froide, pour moi, ces textes sont tout, sauf avouer quoi que ce soit.

60 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Venez rencontrer...



Fabienne Julien

auteure de
Agathe de Repentigny

Régine Robin

auteure de
L'immense fatigue des pierres



le samedi 22 mars
au Salon du livre
de l'Outaouais
Séances de signature
au stand Dimédia #18

XYZ
éditeur

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL

Librairie
Garneau

1-888-GARNEAU

http://www.garneau.com

MARIE MOUSSEAU 1937-1957
Ed. Logiques

1691, rue Fleury Est, Montréal H2C 1T1 • Tél.: (514) 384-9920 • Fax: (514) 384-4377
Heures d'ouverture: 9h à 21h30 tous les jours de la semaine

livres, papeterie, presse internationale, CD Rom, jeux



L'IDÉALISTE
Ed. Robert Laffont



SOIE
Ed. Albin Michel



QUARANTE-QUATRE MINUTES QUARANTE-QUATRE SECONDES
Ed. Leméac/Actes Sud



DERRIÈRE LA VITRE OBSCURE
Ed. Presses de la Cité



LA MUSELIÈRE
Ed. Quebecor



GUIDE PRATIQUE
DES ROCHES ET
MINÉRAUX
Ed. Sélection
du Reader's Digest



OLIVIER GUIMOND
Ed. Quebecor



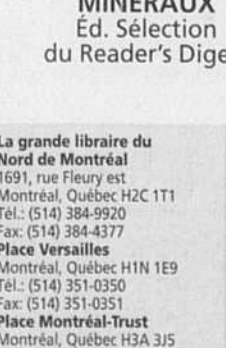
AUTRES TITRES
• LES HOMMES VIENNENT DE MARS...
• LE PETIT PRINCE*
* 11,95\$, 9,95\$
Cassettes audio
Ed. Coffragants



ELIXIRS FLORAUX,
HARMONISANTS DE L'ÂME
Ed. Quebecor



• LA BOÎTE À LUNCH SANTÉ
• JE MANGE LES DESSERTS DE LA NATURE
Ed. L'art de s'approviser



ÇA ARRIVE AUSSI AUX GARÇONS
VLB Édition



VIIEILLIR AU MASCULIN
Ed. de l'Homme



LES DYNAMIQUES
DE LA PERSONNE
Ed. de l'Homme



LES CLÉS NUMÉROLOGIQUES
Ed. Quebecor



COMPRENDRE ET INTERPRÉTER...
Ed. Quebecor



LA DÉPENDANCE AFFECTIVE
Ed. Quebecor

Prix en vigueur jusqu'au 6 avril 1997

Garneau : 17 LIBRAIRIES À VOTRE SERVICE À TRAVERS LE QUÉBEC
Réseau des librairies Garneau, filiale du groupe *sogides*

LE DEVOIR

À VOIR AU FIFA

Si vous n'aviez qu'un film d'architecture à voir au Festival international du film sur l'art (FIFA), je recommande *Nemausus I*. Ça tombe bien puisque l'autre film de cette séance, projetée au Centre canadien d'architecture, est *Arthur Erickson*, à compléter utilement par une visite de l'expo actuelle *L'Esprit Nouveau*. À condition de faire vite: l'unique séance est aujourd'hui samedi, à 14h! Sinon, rabattez-vous sur *First Person Singular: I. M. Pei*, ce soir à 18h, demain à 20h. Pas mal aussi: *Philip Johnson* (avec *Charléty*), *Carlo Scarpa* et l'étonnante *Il Girasole*. À signaler, une belle sensibilité à l'espace et à la lumière, par des étudiants de l'Institut de l'image, dans *Moshe Safdie's Open Museum*.

Robson Square,
1973-1979,
par Erickson



EZRA STOLLER



De l'intérieur
d'un appartement
de Nemausus,
par Jean Nouvel.

SOPHIE GIRONNAY

À u Festival international des films sur l'art, on compte de plus en plus de films portant sur l'architecture. Douze, cette année. Tant mieux! Le cinéma est ce que l'on a fait de mieux, jusqu'à maintenant, pour rendre toute la richesse d'un bâtiment et de son contexte, la lumière qui change, l'espace qui se dilate...

Ce n'est pas l'avis d'Arthur Erickson, l'un des architectes les plus connus et admirés du Canada. De passage à Montréal pour l'ouverture de l'exposition *L'Esprit Nouveau*, où l'on peut voir de ses dessins, il confiait au *Devoir* toute la méfiance de saint Thomas que lui inspire notre civilisation de l'image, «grâce à laquelle les plus mauvais architectes trichent et trompent leur monde. J'ai toujours dit à mes élèves de ne pas regarder les magazines, d'aller voir sur place. Quand un édifice est vraiment grand, il en émane quelque chose d'indéfinissable, une

certaine ambiance, qu'aucun appareil ne peut capter».

Pourtant, c'est à la vue d'une photo, celle de la maison de Frank Lloyd Wright à Taliesin, qu'Arthur Erickson, sur un coup de foudre, a décidé de sa carrière au retour de la Deuxième Guerre mondiale. Et puis, heureusement que le FIFA présente *Arthur Erickson, Conversations with an Architect*, une promenade vaste et tranquille dans ses plus importants bâtiments, avec en contrepoint un dialogue avec l'architecte, qui les éclaire et les réchauffe. C'est, pour nous, le moyen le plus accessible de découvrir l'ampleur du talent et, surtout, l'audace incroyable de cet incontournable créateur, capable d'enfouir des édifices gouvernementaux sous des chutes d'eau. Il ouvre le film en disant: «Je me demande comment mes clients ont pu me laisser être fou à ce point-là.»

Qu'a pensé Erickson lui-même de ce documentaire produit pour la CBC en 1996 par Adrienne Clarkson? «Oh! j'avais très peur. Je déteste l'air que j'ai à l'écran, je cherche mes

mots, je bafouille. Mais là, c'est pas mal. Ils ont fait un bon montage.» En personne, l'élégant homme se livre avec autant d'aise et de candeur que dans le film, riant bien volontiers, par exemple, de ses frasques d'innovateur discipliné dans le Vancouver de ses débuts. «Même vis-à-vis de mes confrères, je me sentais à part. Mais ce que je retiens de cette époque, c'est le bouillonnement artistique qui régnait dans cette si petite ville. Peintres, musiciens, danseurs, on se connaissait, on se fréquentait tous. L'été, des poètes de la beat generation étaient invités sur le campus...»

Pei et Johnson,
l'envers et l'endroit

Ce sont l'un des cadeaux du FIFA que ces portraits d'artistes remarquables, dont le caractère se révèle à l'écran comme nulle part ailleurs.

Après le portrait au vitriol de Philip Johnson dont on s'était régalé en 1995, on croyait tout connaître de ce très mondain architecte du tout New York. Ici, dans *Philip Johnson: Diary of an Eccentric Architect*, il nous fait les honneurs de son domaine privé où, depuis la Glass House de 1949, il se bâtit des pavillons, au gré de ses «manières». Après Mies et Venturi, voilà qu'il copie Gehry. Aussi pétillant de vie, à 90 ans, que ne l'est I. M. Pei à 80, ce sacripant plein de drôlerie n'en est pas moins, aux plans artistiques et humains, aux antipodes de son compatriote.

Oui, quel être délicieux que ce I. M. Pei! Tel un petit bouddha joyeux, l'illustre gentleman de l'architecture flotte loin, très haut, au-dessus du panier de sa profession (dont Johnson est le maître crabe). C'est un bonheur et un privilège que de pouvoir, dans *First Person Singular: I. M. Pei*, faire le tour du monde en sa compagnie, et visiter ses plus grandes œuvres: la banque de Hong-Kong, la pyramide du Louvre, l'extraordinaire musée de Washington. Son histoire, commencée en Chine en 1917, fut une longue marche vers la décanation de l'inutile. Aujourd'hui, le sage se réjouit de voir les foules envahir ses espaces publics, heureux comme ces enfants qui lui demandent des autographes. Merci, M. Pei.

Nemausus I et Charléty:
exemplaires

Charléty est un stade de 20 000 places construit en 1992, dans la ceinture verte de Paris, par Henri et Bruno Gaudin, architectes père et fils. Vu du ciel, des toits, des trottoirs, de la piste, on découvre pourquoi Charléty demeure un miracle de légèreté et une performance de champion.

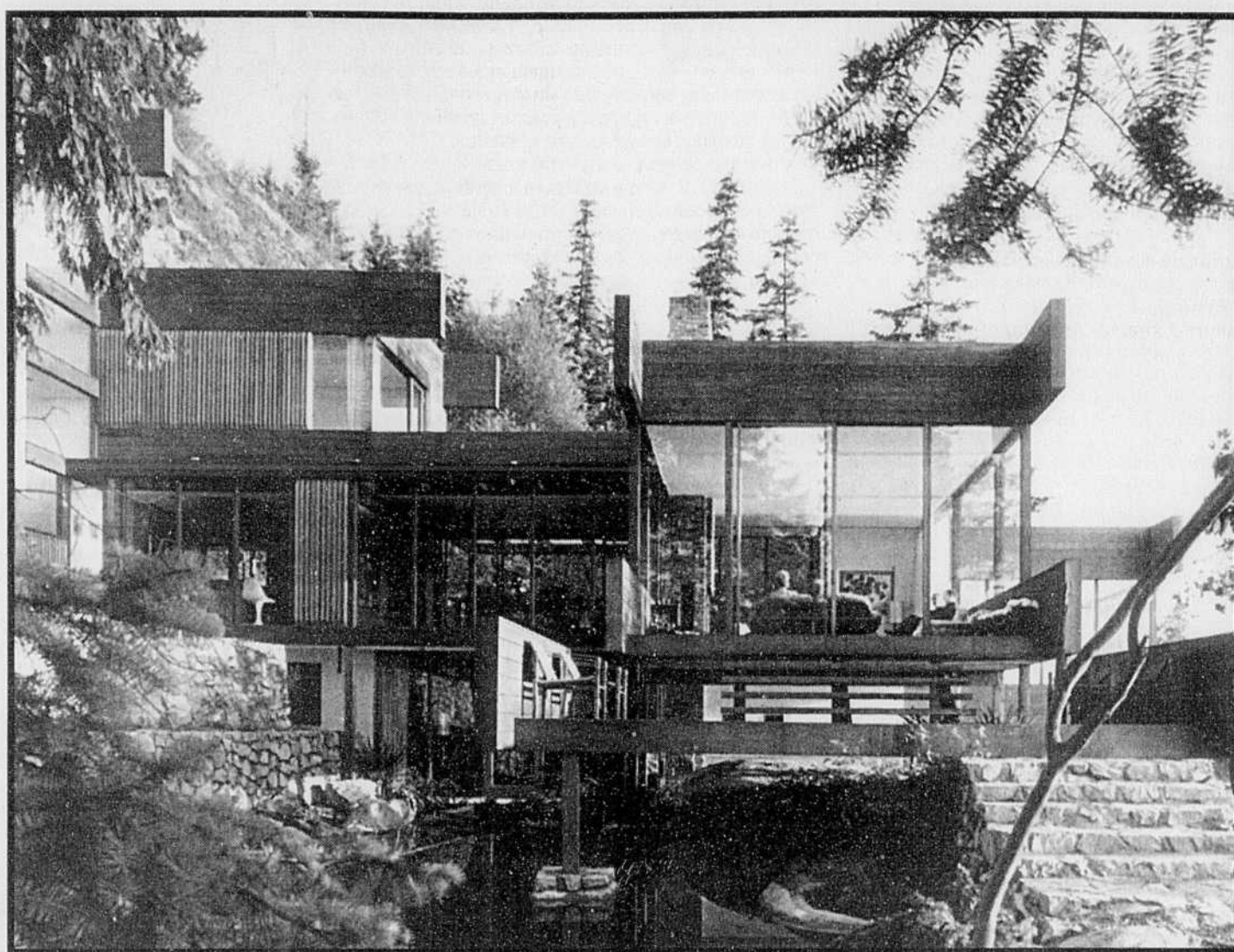
Charléty et *Nemausus I* sont deux épisodes d'une série de télévision financée, entre autres, par la chaîne Arte: 26 minutes pour faire comprendre un bâtiment qui a fait date. Et c'est tout le génie cartésien français, celui des Lumières, avec sa limpidité, sa logique, ses bonheurs d'expression, qui se met au service du spectateur. On l'éclaire par des commentaires d'une rigueur parfaite, des citations bien dosées, l'usage d'une maquette que l'on décortique à l'écran, des points de vue multipliés. Exemple!

Mais *Nemausus I* a un atout de plus: l'apport de Stan Neumann, qui monte et coréalise. De FIFA en FIFA, on retrouve avec ravissement le regard frémissant et l'oreille perçante de ce grand bonhomme du film d'art. Sur les logements sociaux *Nemausus*, créés par Jean Nouvel à Nîmes en 1986, il fait cascader, comme le soleil, les cris et les jeux des enfants, le gai désordre du quotidien.

Jean Nouvel a réinventé le HLM en investissant l'intérieur. Son but était de livrer, pour le même bas prix de construction, des appartements de 30 % plus grands, et le film explique comment il a réussi.

Dans une fascinante séquence, les locataires posent tels quels, épinglés par une caméra d'entomologiste, dans le cocon qu'ils se sont tissé. Nouvel voulait qu'on laisse le béton à nu, eux préférèrent peindre ou tapisser. Et voilà le logeur délogé par ses clients mêmes. Jouis!

Mais l'histoire finit sur une note triste: comme les loyers sont calculés par la surface, ces logements sociaux, plus grands, coûtent aussi plus cher de 30 %. L'ingéniosité du génial Nouvel sait triompher de tout, sauf de la bêtise de l'administration.



EZRA STOLLER

Smith House, 1964, par Erickson.

ARCHI-STARS

ARTHUR ERICKSON

Superstar de l'architecture canadienne, Arthur Erickson travaille toujours à Vancouver où il est né en 1924. Il a étudié à McGill à Montréal et parcouru le monde comme boursier, avant de s'établir à Vancouver et de rayonner en Amérique et en Asie (ses bureaux de Toronto et Los Angeles sont fermés pour cause de faillite).

On lui doit l'ambassade du Canada à Washington, les laboratoires Napp à Cambridge, Angleterre, le Pavillon du Canada d'Expo 70 à Osaka, le Convention Centre de San Diego, etc. Ses chefs-d'œuvre: l'université Simon Fraser (1963), le Musée d'anthropologie (1972), le complexe Robson (1973, tous trois en Colombie-Britannique), le Roy Thomson Hall de Toronto (1976) et une kyrielle d'époustouflantes maisons privées.

Pour en savoir plus, *The Architecture of Arthur Erickson*, publié chez Douglas & McIntyre en 1988, demeure une référence. Erickson lui-même a écrit les textes, directs, sensibles et sans prétention.



MICHEL BOULET © CCA

Arthur
Erickson

L'ESPRIT NOUVEAU

Malgré des panneaux didactiques bien faits, quelques meubles, de beaux dessins, des photos marquant, *L'Esprit Nouveau: l'architecture moderne à Vancouver, 1938-1963*, qui débute au Centre canadien d'architecture, est de ces expos-jalons, méritoires et très nécessaires mais plutôt arides, qui valent surtout par leur catalogue. Soit par la somme des découvertes érudites dont elles ont été l'occasion et par les retombées qu'elles auront, à long terme, sur l'avancement de la recherche. (Qualité CCA, garantie premier choix, le catalogue riche et fourni est coédité par Douglas & McIntyre.)

L'histoire du mouvement moderne au Canada est à faire. Pourquoi commencer par la côte Ouest? Parce que dans les années de la Reconstruction, ça trippait fort à Vancouver, petit bled pluvieux du bout du continent. Là-bas, une bande de jeunes architectes (qui seront parmi les plus doués du pays: Ron Thom, Erickson, Pratt) trouvèrent un terrain libre où appliquer leurs belles utopies progressistes, grâce à un heureux concours de circonstances socioéconomiques. Et puis, à Vancouver, l'incidence du climat, des paysages et de la lumière sur les innovations architecturales est tellement flagrante que le mouvement moderne en devient sympathique! Non, il n'a pas toujours été ce brutal rouleau compresseur de «style international» qu'on a pris en grippe par la suite. A ses défenseurs, Vancouver fournit un outil parfait de réhabilitation! «La critique du mouvement moderne est encore tellement naïve. J'espère aider à modifier cela avec cette exposition», dit son conservateur, M. Windsor-Liscombe.



PHILIPPE RUULT, PHOTO TIRÉE DE JEAN NOUVEL, ÉD. PIERRE TERRAIL

Nemausus, 1986, par Jean Nouvel.

IDM

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Douzième appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possèdent un service intégré de design; il vise par-

ticulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur indus-

triel; à la mode; à l'architecture; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme. Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

Contributions maximales:

50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Réception des formulaires de proposition: Jusqu'au mardi 22 avril 1997, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h.